

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**C///àm,
monamom**

Maria

VISIT...

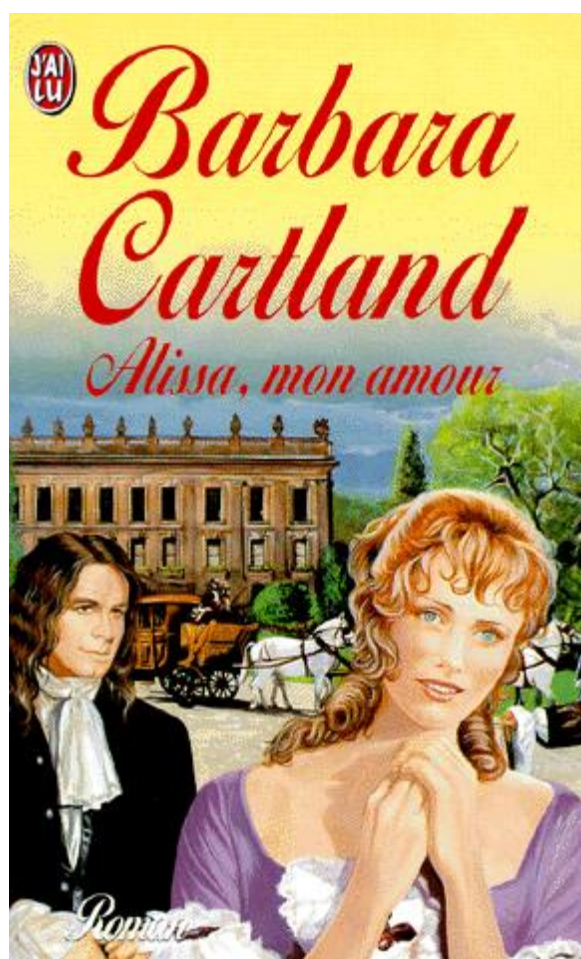
LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Alissa, mon amour





Alissa, mon amour

Barbara Cartland

Prologue

Alissa avait neuf ans lorsqu'un tout jeune soldat écossais, poursuivi par les troupes de Cromwell, trouva refuge au manoir familial. Blessé, à bout de forces, Clive de Morelanton ne dut son salut qu'à la présence d'esprit de Nanny et à deux mèches de cheveux d'Alissa. Rétabli, il s'enfuit en Ecosse, emportant avec lui, tel un précieux talisman, les boucles dorées qui l'avaient sauvé d'une mort certaine.

Huit ans plus tard, la monarchie est restaurée. A dix-sept ans, Alissa est devenue belle comme le jour. Hélas, la cour de Charles II est pleine d'intrigants parmi lesquels lords Pronett, qui ne cesse d'importuner la jeune fille. Dévoré d'ambition, il est prêt à tout pour l'épouser... même à utiliser des méthodes indignes d'un gentilhomme !

Alissa est désespérée. C'est alors que Clive réapparaît dans sa vie. Est-il prêt à l'aider ? Peut-elle compter sur sa gratitude ? Car elle, depuis toutes ces années, n'a pas oublié son beau héros...

NOTE DE L'AUTEUR

Je me souviens très bien du coup de téléphone que m'a donné en 1948 le rédacteur en chef du journal de Fleet Street.

—J'aimerais que vous écriviez un roman feuilleton historique pour nous, m'a-t-il dit.

A cette époque j'étais déjà l'auteur de nombreux livres, mais jamais encore je n'avais écrit de roman historique —et pourtant l'Histoire me passionnait

J'ai donc écrit Cupidon à cheval. Ce roman publié en feuilleton, a été un si grand succès qu'à partir de ce moment-là, la plupart des intrigues de mes romans se sont déroulées dans un cadre historique.

Cela plait beaucoup à l'étranger, surtout aux Etats-Unis où l'on utilise souvent mes ouvrages dans les écoles comme dans certaines universités

Pour la première fois en 1990, les productions britanniques Gainsborough ont porté à l'écran l'un de mes livres. Ils s'agissaient de

Cupidon à cheval, rebaptisé pour l'occasion La dame et le voleur de grand chemin.

L'action se déroule au palais de Whitehall à l'époque du retour d'exil de Charles II. Le rôle de Charles II était tenu par Michael York, un acteur aussi beau et aussi charmant que l'était Charles II. Tout de suite après l'exécution de son père le Roi Charles Ier, les Écossais avaient reconnu son fils comme roi d'Ecosse.

Ce livre commence par la bataille de Worcester, non loin de la petite ville de Pershore où j'ai vécu enfant. En 1651, à la tête d'une armée de treize mille hommes (anglais et écossais), Charles II marchait vers le sud de l'Angleterre pour faire valoir ses droits à la couronne d'Angleterre. Il fut défait par l'armée du Commonwealth et obligé de fuir sur le continent où il resta jusqu'à la Restauration, en 1660.

Les aristocrates, qui n'osaient plus se manifester tant que les partisans de Cromwell étaient au pouvoir, purent enfin respirer librement lorsque Charles II fut rappelé au trône grâce au général Monk.

J'ai toujours beaucoup admiré Charles II - un monarque courageux, tolérant, habile, plein de charme et de chaleur.

Pendant son long exil en France, puis dans d'autres pays européens, il étonna tout le monde par son enthousiasme et sa confiance dans l'avenir.

Il se battit comme un lion à Worcester. D'ailleurs Cromwell parlait de cette bataille comme de la plus dure qu'il ait jamais vécue...

Charles II entretint une cour brillante et ce fut bien grâce à lui que l'Angleterre puritaine redevint un grand pays et retrouva une vie intellectuelle et artistique.

S'il eut six enfants avec Barbara de Castlemaine - dont plusieurs fils, le grand chagrin de sa vie fut de ne pas réussir à en avoir avec la reine. Et pourtant cette dernière multipliait prières et pèlerinages...

Lorsque Charles II mourut, en 1685, sans laisser de prince héritier, ce fut son frère James qui devint roi sous le nom de James II

1651

Le soleil pénétrait à flots dans la nursery. Debout près de la fenêtre, Nanny était en train de repasser les rubans en faille rose de l'un des bonnets de nuit de Mme Dalton, tandis que la fille de cette dernière, Alissa, une ravissante enfant de neuf ans, dessinait des fleurs sur un carton blanc en s'appliquant beaucoup.

— Votre dessin est bien joli, mademoiselle Alissa, dit Nanny.

La petite fille devint rose de plaisir.

Est-ce vrai, Nanny? Tant mieux, car j'ai l'intention d'offrir cette carte à ma mère à l'occasion de son anniversaire.

Elisabeth Dalton, qui était de santé délicate, passait la plus grande partie de ses journées au lit. Quand elle s'était endormie, Alissa avait quitté sa chambre sur la pointe des pieds et était allée se promener dans le jardin qui descendait en pente douce jusqu'à l'Avon. Puis elle était venue rejoindre Nanny à la nursery.

Le manoir des Dalton était construit en bordure de l'eau, non loin de Pershore, une jolie petite ville dominée par une vaste abbaye.

La mère d'Alissa était née dans cette demeure et y avait toujours vécu. Peu de temps avant la mort de son père, elle avait fait la connaissance de Bruce Dalton et était tombée follement, désespérément amoureuse de lui.

A l'époque, elle ignorait encore que celui qui allait devenir son mari était écossais et surveillait les mouvements des troupes de Cromwell pour le compte de son pays.

Mais dès qu'il vit la jolie Elisabeth, Bruce oublia tout le reste et s'établit dans le Worcestershire.

L'Angleterre vivait des temps troublés. La monarchie avait été abolie et les soldats de Cromwell avaient expulsé la plupart des membres du Long Parlement. Quant à Cromwell, il s'était fait conférer le pouvoir dictatorial avec le titre de Protecteur.

Après la mort de son beau-père, Bruce fit prospérer le domaine. Il s'était fait beaucoup d'amis parmi les habitants du Worcestershire. Ceux-ci lui parlaient ouvertement et certains n'avaient pas hésité à lui confier qu'ils souhaitaient le retour des Stuarts.

Bruce n'aurait pas pu être plus heureux à Pershore, auprès d'une femme qu'il adorait. Le seul chagrin du couple était de n'avoir eu qu'une seule fille, la petite Alissa.

Bruce craignait aussi que son identité ne soit découverte par les hommes de Cromwell, qui étaient toujours en train de fureter partout.

Si, au moment de son mariage, il s'était fait appeler par prudence Bruce Dalton, il était en réalité le fils cadet du comte de Dalwaynnie. Cet aristocrate écossais était connu pour son attachement aux Stuarts et son fils aurait signé son arrêt de mort si les hommes de Cromwell avaient eu le malheur de découvrir sa véritable identité.

Les partisans des Stuarts en Ecosse voulaient rendre le trône d'Angleterre au prince Charles, qui était maintenant âgé de dix-huit ans. Tout de suite après l'exécution du roi Charles Ier, ils avaient couronné son fils roi d'Ecosse le 1er janvier 1651 à Scone, près de Perth.

Bruce, qui correspondait régulièrement avec les siens, avait reçu des descriptions enthousiastes du jeune prince, un homme de haute taille, brun, mince et charmant.

Ce dernier était arrivé en Ecosse en avril 1650, ce qui avait aussitôt suscité la colère de Cromwell et de ses partisans.

— Nous allons envahir l'Ecosse avant qu'une armée écossaise n'ait l'idée de marcher sur Londres !

Bruce, qui restait en communication avec ses compatriotes, put ainsi apprendre que le prince Charles se dirigeait vers Londres à la tête d'une armée de treize mille hommes composée à la fois d'Anglais et d'Écossais.

«Que dois-je faire?» se demanda Bruce, très partagé.

S'il avait réussi à se lier d'amitié avec les partisans locaux de Cromwell, cela ne l'avait pas fait oublier pour autant ses racines écossaises... Et il se disait que son devoir lui commandait de se joindre aux troupes de Charles II et de combattre vaillamment aux côtés de

celui qu'il considérait comme son seul souverain.

Mais comment aurait-il pu partir, quand sa femme était alitée et que sa fille unique n'avait que neuf ans ?

Mary, l'une des femmes de chambre du manoir, monta dans, la nursery avec un plateau.

— Voici le lait, Nanny.

— Merci, Mary.

Après un silence, Nanny demanda avec une visible inquiétude :

— Quelles sont les nouvelles, Mary?

Tout en déployant une nappe blanche sur une petite table, la femme de chambre soupira.

— Tout va de mal en pis ! Certains prient pour que le prince Charles puisse s'échapper...

Avec amertume, elle ajouta:

— Car s'il est fait prisonnier, ils le tueront, tout comme ils ont tué son père, le roi Charles Ier !

Nanny jeta un coup d'œil inquiet en direction d'Alissa.

— Faites attention à ce que vous dites devant des enfants, Mary! fit-elle à mi-voix. Ils écoutent tout! Et si par hasard on les questionne, ils risquent de dire ce qu'il ne faut pas.

La femme de chambre hocha la tête d'un air confus. Après son départ, Nanny appela la petite fille.

— Le lait est servi, mademoiselle Alissa.

— J'arrive tout de suite, Nanny.

Elle brandit fièrement le carton blanc.

— Voyez ? J'ai presque fini mon dessin !

— C'est très bien, mademoiselle Alissa, murmura Nanny- qui pensait visiblement à autre chose.

— J'espère qu'il plaira à maman.

— Vous dessinez à ravir et je suis sûre que madame votre mère sera très contente de sa carte d'anniversaire.

— Je me demande ce que mon père lui donnera cette fois.

L'année dernière, il lui avait offert une jolie broche en rubis et elle était très contente !

— Je m'en doute, dit Nanny en tendant à la petite fille un bol de lait chaud.

Elle se servit ensuite une tasse de thé, tandis qu'Alissa mangeait quelques-uns des gâteaux au miel que la cuisinière avait confectionnés à son intention.

— Si maman n'était pas malade, nous pourrions avoir une grande fête à l'occasion de son anniversaire... Mais mon père dit qu'elle n'est pas assez bien pour cela.

— Madame votre mère a besoin de beaucoup de repos pour guérir, mademoiselle Alissa. Mais je suis sûre que, très bientôt, elle pourra aller s'asseoir dans le jardin avec vous et que...

Elle s'interrompit car la porte venait de s'ouvrir brusquement. La femme de chambre, hors d'haleine, fit irruption dans la pièce.

Nanny la regarda avec surprise.

— Que se passe-t-il, Mary ?

— Vite, Nanny! Vite... Monsieur demande que vous cachiez ce monsieur... Il dit que les hommes de Cromwell arrivent.

Derrière la femme de chambre, Alissa aperçut un jeune homme de haute taille portant un uniforme écossais déchiré. Il était brun, très séduisant, et ne devait pas avoir plus de dix-huit ou dix-neuf ans.

Avisant sa main en sang, Nanny s'exclama :

— Mon Dieu ! Vous êtes blessé !

— Oh, ce n'est rien! répondit-il en haussant les épaules. Juste une égratignure...

— Vous saignez beaucoup.

— Ce n'est rien, répéta-t-il. Mon cheval a été tué, j'ai réussi à m'échapper...

Il jeta un coup d'œil inquiet vers l'escalier avant d'ajouter:

— ... mais ils ne sont pas très loin derrière moi. Nanny ne perdit pas de temps.

— Entrez, dit-elle en ouvrant la porte de sa chambre.

Déshabillez-vous et mettez-vous au lit.

Le jeune homme obéit sans protester. Nanny se tourna ensuite vers Alissa.

— Allez vite dans la chambre de votre mère. Ne lui parlez pas de ce qui vient de se passer... Arrangez-vous simplement pour m'apporter la poudre qu'elle garde dans le tiroir de sa table de toilette.

Comprenant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, Alissa sortit de la nursery, qui était au deuxième étage, et dévala l'escalier jusqu'au premier étage où se trouvait la chambre de sa mère, une grande pièce claire dont les fenêtres donnaient sur le jardin.

Sans faire de bruit, l'enfant ouvrit la porte et vit que sa mère dormait toujours au milieu du grand lit à baldaquin tendu de rideaux de mousseline blanche. A pas de loup, elle traversa la pièce et ouvrit le tiroir de la table de toilette, où elle découvrit le poudrier en étain d'Elisabeth Dalton.

Cette dernière n'avait jamais utilisé de fards de sa vie, mais elle les employait maintenant libéralement dans le vain espoir de cacher sa mauvaise mine.

Alissa, qui avait entendu le soldat dire que les hommes de Cromwell le poursuivaient, réalisait que chaque minute comptait. Mais elle prit cependant le temps de jeter un coup d'œil à la fenêtre du palier. Et elle vit alors une petite troupe de cavaliers portant l'uniforme du Commonwealth remonter l'allée.

Quatre à quatre, elle remonta l'escalier, traversa la nursery au pas de course et ne prit même pas la peine de frapper avant d'entrer dans la chambre de Nanny.

Le fugitif était déjà au lit et Nanny achevait de lui bander le bras.

— Les soldats arrivent, dit la petite fille. Ils sont dans l'allée.

Nanny remonta le drap jusqu'au menton du jeune homme.

Puis elle prit la boîte en étain des mains d'Alissa et lui poudra le visage. Et enfin, elle le coiffa du bonnet de nuit orné de rubans en faille rose.

Sidérée, l'enfant assistait à cette étonnante métamorphose.

« Il n'a plus du tout l'air d'un soldat ! » se dit-elle.

— Mademoiselle Alissa, apportez-moi les ciseaux, s'il vous plaît!

La petite fille s'exécuta. Quand Nanny se pencha vers elle et coupa l'une des longues boucles blondes qui tombaient sur ses épaules, elle ouvrit de grands yeux mais demeura silencieuse.

Nanny enroula ensuite les cheveux autour d'un morceau de coton et glissa ce bigoudi improvisé sous le bonnet de nuit enrubanné. Après avoir coupé une autre boucle, elle la disposa sur la joue du soldat.

« On dirait vraiment une femme ! » pensa Alissa, de plus en plus stupéfaite.

Elle savait que l'instant était dramatique, mais elle avait peine à ne pas éclater de rire.

Nanny recula d'un pas pour contempler son œuvre d'un air satisfait.

— Parfait ! Maintenant, faites semblant de dormir. Même s'ils vous parlent, gardez les yeux fermés.

— Je vous remercie du fond du cœur, dit l'inconnu.

Il avait parlé tout bas, d'une voix qu'Alissa trouva très agréable. Nanny tira à demi les doubles rideaux de manière à plonger la pièce dans la pénombre. Puis elle prit Alissa par la main et la ramena dans la pièce voisine.

— Asseyez-vous, buvez votre lait et mangez vos gâteaux au miel comme si de rien n'était. Si les soldats viennent ici et vous posent des questions, vous baisserez la tête comme une petite fille timide qui n'ose pas parler. Avez-vous compris ?

— Oui, Nanny, j'ai très bien compris. Il ne faut pas qu'ils capturent l'homme qui est dans votre chambre. Sinon ils le tueront !

Nanny ne répondit pas.

Dix minutes plus tard, deux officiers firent leur entrée dans la nursery.

Alissa qui les regardait entre ses cils baissés, tout en feignant de choisir le plus appétissant des gâteaux au miel, remarqua que leur uniforme était couvert de boue.

« Ils ont dû galoper à travers champs... » Pensa-t-elle.

— Un soldat est-il venu ici ? demanda l'un des deux hommes.

Nanny ne cacha pas sa surprise.

— Un soldat ? Ah, non, alors ! Quelle drôle d'idée... Il n'y a que moi et cette enfant dans la nursery. Voulez-vous un verre de bière ?

— Nous n'avons pas de temps à perdre, malheureusement, répondit l'un des officiers en soulevant la nappe pour regarder sous la table.

L'autre se dirigea vers la porte de la chambre où se trouvait le blessé. Nanny croisa les bras d'un air sévère.

— Messieurs, j'aimerais autant que vous n'entriez pas dans cette pièce !

— Nous avons des ordres pour fouiller cette demeure de fond en comble.

— Les ordres sont les ordres, je suppose... Mais tâchez de ne pas déranger Mlle Lucy. Elle a une mauvaise grippe et beaucoup de fièvre. La pauvre petite a enfin réussi à s'endormir et ce serait trop dommage de la réveiller.

L'officier hocha la tête.

— N'ayez crainte, je ne ferai pas de bruit.

Pendant que Nanny et Alissa retenaient leur respiration, il se rendit dans la chambre.

La petite fille le vit regarder sous le lit. Puis il alla ouvrir l'armoire et,

lorsqu'il constata que celle-ci ne contenait que des vêtements, il abandonna ses recherches.

— Vous ne pouvez pas m'accuser d'avoir été trop bruyant!

dit-il en souriant. J'ai bien pris garde de ne pas faire claquer les talons de mes bottes...

— Merci.

— Votre petite malade ne s'est même pas aperçue de ma présence. Elle dort toujours profondément.

— Tant mieux! Mais qui cherchez-vous donc ici? Un soldat, avez-vous dit?

— Oui, le fils du marquis de Morelanton. Oh, nous le trouverons bien, quel que soit son refuge !

— Qu'a-t-il donc fait ?

— C'est un partisan des Stuarts. Il veut que nous ayons de nouveau un roi !

— Ah!

— Excusez-nous de vous avoir dérangée. Mais le devoir avant tout...

— Bien sûr...

— Le jour où nous attraperons Charles Stuart et où nous mettrons hors d'état de nuire tous ceux qui le soutiennent, la paix reviendra dans ce pays.

— Espérons-le!

L'un des officiers avait déjà quitté la pièce. L'autre s'apprêtait à le suivre quand, mû par une soudaine pensée, il se tourna vers Alissa.

— Dites-moi, ma petite... Vous n'auriez rien remarqué, par hasard ?

L'enfant plongeait le nez dans son bol de lait d'un air terrifié.

— Elle est très timide, dit Nanny. Elle n'ose pas parler aux gens qu'elle ne connaît pas.

Haussant les épaules, l'officier sortit. Nanny et Alissa entendirent le

bruit de ses pas décroître dans l'escalier. Puis ce fut le silence.

Nanny laissa échapper un soupir de soulagement.

— Ils sont partis? demanda Alissa d'une voix angoissée.

— Non, ils sont toujours au manoir. Nous ne serons tranquilles que lorsque nous les verrons passer le portail.

— Je voudrais aller auprès de mon père...

— Ce ne serait pas très raisonnable, mademoiselle Alissa. Il doit être en compagnie des soldats et votre présence risquerait plutôt de compliquer les choses. Attendez qu'il vous envoie chercher.

Là-dessus, Nanny se rendit dans sa chambre. Le jeune homme n'avait pas bougé...

— Tout va bien? demanda Nanny à mi-voix. Il souleva les paupières.

— Je leur ai échappé de peu ! Merci ! Merci infiniment...

Grâce à votre présence d'esprit, vous m'avez sauvé la vie.

Quand il fit mine de se lever, Nanny leva les bras au ciel.

— Surtout, ne bougez pas! Tout danger n'est pas écarté et vous ne serez en sécurité que lorsqu'ils auront quitté la maison.

Votre bras vous fait-il mal?

— Très peu...

— Je nettoierai votre blessure et vous ferai un pansement plus sérieux quand ils seront partis.

— Vous avez eu une idée extraordinaire en me faisant passer pour une jeune fille malade !

— J'ai été heureuse de pouvoir servir mon pays, répondit Nanny avec simplicité. Que s'est-il passé à Worcester ?

— Les nôtres se battent comme des lions, mais ils sont en train de perdre la bataille. Tout ce que j'espère, c'est que le prince Charles ait pu s'enfuir.

En fronçant les sourcils, il ajouta:

— Quant à moi, il ne faut pas que je reste ici.

— Vous voulez partir alors que des soldats sont à vos trousses

? Ce ne serait vraiment pas raisonnable !

— Mais par ma faute, vous êtes en danger...

— Ce serait très imprudent que vous quittiez le manoir avant la fin de la bataille ! déclara Nanny d'un ton sans réplique.

Attendez que les hommes de Cromwell aient regagné Londres.

— De toute manière, nous sommes vaincus, fit le jeune homme d'un air las. Il ne reste qu'un seul espoir, comme je vous le disais il y a un instant : que le prince Charles réussisse à partir pour l'étranger.

— Je vais voir ce qui se passe en bas, dit Nanny. Alissa la regarda d'un air interrogateur.

— Et moi ?

— Vous, vous ne bougez pas d'ici, mademoiselle Alissa.

Elle se tourna vers le jeune soldat.

— Quant à vous, restez au lit. Cela vaut mieux. Sait-on jamais? Ces hommes seraient bien capables de revenir...

Il lui adressa un sourire.

— Lorsque j'étais petit, j'obéissais à ma Nanny au doigt et à l'œil.

— J'espère bien que vous allez m'obéir aussi! En riant -

comme si elle s'adressait à un enfant - elle enchaîna :

— Et surtout ne profitez pas de mon absence pour faire des sottises !

Restée seule avec le jeune homme, Alissa hésita. Certes, elle aurait pu retourner dans la nursery en attendant le retour de Nanny... Mais elle avait envie de poser mille questions à l'inconnu qui avait fait brusquement irruption dans sa petite existence tranquille.

Elle alla s'asseoir sur le bord du lit et l'examina avec le plus grand sérieux. Avec ses boucles blondes, ses grands yeux couleur saphir frangés de cils\ interminables et son visage en forme de cœur, c'était une enfant ravissante.

— Vous êtes bien jolie, mademoiselle... Alissa? C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui, je m'appelle Alissa, dit-elle en répondant au sourire du jeune Écossais.

— Un joli nom pour une jolie petite fille...

— Aviez-vous peur quand vous combattiez? interrogea Alissa.

— J'avoue que c'était assez terrifiant. Autour de moi, les hommes et les chevaux...

Il s'interrompit brusquement.

— Mais nous n'allons pas parler de cela maintenant.

Racontez-moi plutôt ce que vous faites de vos journées...

— J'étudie, je me promène dans le jardin...

— Avez-vous un gentil poney à monter ?

Un grand sourire vint aux lèvres de l'enfant.

— Oui! Il est bai et je l'ai baptisé Caramal. Je l'ai depuis trois ans déjà, et quand je le mets au galop, il va comme le vent !

Le jeune homme soupira.

— Moi aussi, j'allais comme le vent en fuyant cette bande de soldats...

— Ils voulaient vous tuer ?

— Je le suppose.

— Mais vous avez réussi à leur échapper !

— Parce que j'avais un bon cheval.

De nouveau, il soupira.

— Hélas, deux hommes cachés dans les bois non loin de votre manoir l'ont tué.

— Je serais très triste si l'on tuait mon Caramal.

Après un instant de réflexion, la petite fille déclara :

— Mais vous avez eu beaucoup de chance. Vous auriez pu être tué aussi.

— C'aurait été certainement le triste sort qui m'attendait si votre Nanny n'avait pas eu la bonne idée de me cacher.

Comment pourrais-je jamais la remercier assez?-Il faut que je vous remercie, vous aussi, pour n'avoir rien dit à ces deux officiers...

Alissa parut choquée.

— Je n'allais certainement pas leur apprendre que l'homme qu'ils recherchaient était dans le lit de Nanny!

Soudain, elle éclata de rire.

— Vous êtes si drôle avec le bonnet de nuit de maman et deux mèches de mes cheveux !

Le jeune homme la regarda avec indulgence avant de demander :

— Parlez-moi encore de Caramal...

L'enfant n'en eut pas le temps car son père les rejoignait.

— Ils sont partis, Clive, dit-il au jeune homme.

— Dieu soit loué !

— Vous avez bien fait de venir vous réfugier chez moi.

— Mon père m'avait dit que vous vous étiez établi ici, et si j'espérais trouver le moyen de venir vous rendre visite, j'étais loin de penser que ce serait dans de si terribles circonstances !

— Quelle terrible bataille, en effet... murmura Bruce Dalton.

— J'ai cru plusieurs fois ma dernière heure venue.

— J'ai enfin réussi à convaincre vos poursuivants que je suis de leur

côté. J'ai promis de les informer immédiatement si par hasard un Écossais venait me demander de l'aider.

Clive de Morelanton parut horrifié en l'entendant parler ainsi.

— Mais... commença-t-il.

— Je vis entouré d'ennemis, dit Bruce Dalton. Personne ne doit soupçonner que je suis écossais et que je n'ai pas de plus cher désir que celui de délivrer l'Angleterre de Cromwell. Sinon ma vie ne vaudrait pas cher !

Clive prit un air accablé.

— Délivrer l'Angleterre de Cromwell... Quand y parviendrons-nous, grands dieux ? J'espérais que cette bataille serait décisive. Nous étions treize mille hommes bien armés et très déterminés.

En pinçant les lèvres, il ajouta :

— Mais les soldats du Commonwealth étaient encore plus nombreux !

— Et le roi Charles ? demanda Bruce Dalton.

— J'espère qu'il a pu fuir. La bataille faisait rage et je n'ai pas pu voir ce qui se passait dans les autres rangs.

— Il ne nous reste donc qu'à attendre... et à prier.

Ce fut seulement trois jours plus tard qu'ils apprirent ce qui s'était passé au cours de la bataille de Worcester.

L'armée écossaise avait été écrasée par les troupes de Cromwell. Cela avait été un véritable massacre... Il y avait eu également beaucoup de prisonniers, et seul un miracle avait permis que le prince Charles réussisse à s'échapper après la bataille.

Mais où était-il ? Personne, même parmi ses partisans, ne le savait...

Sa tête était mise à prix. Des affiches placardées un peu partout promettaient mille livres de récompense et donnaient sa description, avant de préciser :

Charles Stuart, ce traître dangereux, n'est autre que le fils du défunt

tyran Charles II Ceux qui permettront de contribuer à son arrestation rendront un grand service à leur pays.

Le futur Charles II avait tout d'abord trouvé refuge dans une famille catholique de Boscobel, dans le Shropshire. Puis après s'être coupé les cheveux ras, il s'était habillé en paysan et était parti à pied pour le Sussex.

Il lui avait fallu près de six semaines avant d'arriver à Brighton, où un bateau de pêcheurs l'avait emmené jusqu'à Fécamp.

Lorsqu'il apprit que le prince était sain et sauf en France, Bruce Dalton joignit les mains.

— Que Dieu soit loué ! S'exclama-t-il. Alissa sauta de joie.

— Comme je suis contente! Et celui qui sera également très heureux, c'est ce gentil Clive... J'aimerais tant avoir de ses nouvelles !

— Clive de Morelanton est retourné en Ecosse -où il a intérêt à rester s'il tient à la vie ! Car je crains que nous ne soyons pas près d'être débarrassés de Cromwell !

Les années passèrent - et Cromwell était toujours au pouvoir.

Elisabeth Dalton, dont l'état de santé allait en se dégradant chaque jour davantage, s'éteignit cinq ans après la bataille de Worcester.

Alissa, qui avait déjà quatorze ans à l'époque, s'efforça de cacher ses larmes et de consoler son père.

— Nous étions si heureux tous les trois ! Ne cessait de répéter ce dernier. Pourquoi ta mère m'a-t-elle laissé? Qu'allons-nous devenir sans elle?

Quelques mois après la mort de la femme qu'il adorait, il était toujours inconsolable.

— Pourquoi n'iriez-vous pas passer deux ou trois semaines à Londres, père? suggéra Alissa. Cela vous ferait du bien, cela vous changerait d'air.

Elle pensait avoir eu une bonne idée. Comment aurait-elle pu deviner qu'un homme encore jeune, séduisant et relativement fortuné allait être une proie rêvée pour une femme vénale ou une veuve en quête de

mari ?

Restée seule au manoir, la jeune fille passa la plus grande partie de son temps à monter à cheval et à étudier avec sa gouvernante et le pasteur de l'abbaye de Pershore. Elle avait également un professeur de musique qui lui apprenait à chanter et à jouer de l'épinette.

Bruce Dalton semblait avoir pris ses habitudes à Londres. Au début, il revenait toutes les trois ou quatre semaines au manoir afin de surveiller le domaine. Puis ses absences se prolongèrent.

..

— Je me demande quand nous reverrons mon père, dit Alissa à Nanny. Il y a déjà cinq mois qu'il est parti !

Nanny pinçait les lèvres.

— Tout cela ne me dit rien qui vaille, marmonnait-elle.

Alissa fut ravie quand elle reçut une lettre dans laquelle Bruce Dalton lui apprenait son prochain retour.

Une semaine plus tard, une autre lettre arriva de Londres.

Ma chère enfant,

Je sais que jamais tu ne pourras oublier ta mère bien-aimée et que personne ne pourra la remplacer dans ton cœur. Mais je suis sûr que grâce à lady Hester Gordon, qui va devenir ma femme, tu seras désormais beaucoup plus heureuse que tu ne l'es actuellement.

J'ai moi-même retrouvé le goût de vivre et j'ai hâte que tu fasses la connaissance de la charmante personne qui a bien voulu accepter de m'épouser.

Dès que notre mariage sera célébré, nous prendrons la route de Pershore...

Stupéfaite, Alissa relut la missive de son père. Puis elle courut trouver Nanny.

— Nanny, mon père se remarie !

— Est-ce possible, mademoiselle Alissa ?

— Mais oui! Il vient de m'écrire pour me l'annoncer.

— Eh bien !

— Je n'aurais jamais pensé que mon père se remarierait un jour !

— Moi non plus, je l'avoue! fit Nanny sans beaucoup d'enthousiasme.

Bruce Dalton arriva au manoir quelques jours plus tard avec sa nouvelle femme' et Harriett, la fille que lady Hester Gordon avait eue de son premier mariage.

Aussitôt, lady Hester prit sa belle-fille en grippe, car elle estimait que celle-ci éclipsait complètement Harriett.

Certes, cette dernière n'était pas vilaine... Mais à côté de la beauté éclatante d'Alissa, elle paraissait bien terne !

Alissa, qui était déjà une charmante enfant avec ses yeux très bleus, ses boucles d'or et son teint lumineux, était en effet devenue une jeune fille superbe.

Même Nanny, qui évitait pourtant de la flatter, ne pouvait pas s'empêcher de lui dire de temps en temps qu'elle était bien belle.

— Vous ferez sensation dans le monde, mademoiselle Alissa !

Heureusement, lady Hester ne prêta guère attention à sa belle-fille dans les premiers temps : elle avait trop à faire !

Tout d'abord, elle se mit en devoir de redécorer le manoir.

Puis elle lança de multiples invitations. Cette mondaine ne pouvait vivre qu'entourée d'une petite cour d'admirateurs. Et elle pensait aussi à marier sa fille...

Comme Alissa avait presque deux ans de moins que Harriett, sa belle-mère la traita en petite fille et décida qu'elle était trop jeune pour participer aux réceptions qu'elle organisait.

À l'époque, Alissa n'avait que quinze ans et continuait à étudier. Lorsque son père, sa belle-mère et Harriett étaient invités à des soirées aux environs, il était naturel qu'elle reste au manoir.

Lady Hester s'efforçait également de rabaisser sa jeune belle-fille par

tous les moyens. Elle ne cessait de lui lancer des flèches déplorantes ou de la gronder à propos de tout et de rien.

Alissa n'essayait jamais de se justifier car elle avait très vite compris que cela ne servirait à rien. Elle s'efforçait de se rendre toute petite pour se faire oublier par la seconde femme de son père...

Cromwell était toujours au pouvoir, mais il était devenu très impopulaire... En 1658, quand Alissa fêta ses seize ans, une rumeur courut dans tout le pays : le Protecteur était au plus mal.

À la fin du mois d'août, un terrible ouragan dévasta l'Angleterre. Les toits des maisons s'envolaient, les clochers des églises s'écroulaient, les bateaux coulaient...

— C'est un avertissement de Dieu! répétaient les gens, terrifiés.

Alissa fut désolée en voyant son lilas blanc déraciné - tout comme deux des plus gros chênes de l'allée.

Oliver Cromwell mourut le 3 septembre 1658, et son fils Richard, qui lui succéda, dut abandonner le pouvoir six mois plus tard.

Ce fut à ce moment-là que le général Monk devint maître de la situation. Avec son armée d'Ecosse, il restaura la monarchie.

Et le prince Charles, qui était toujours en exil, put enfin revenir en Angleterre...

Une activité fébrile régnait à Londres. De grandes festivités étaient prévues à l'occasion du couronnement du futur Charles II La cérémonie devait avoir lieu à l'abbaye de Westminster en mai 1660.

Les cloches de l'abbaye de Pershore se mirent à sonner à toute volée, tandis que l'on voyait un peu partout flotter des drapeaux.

Lady Hester ne perdit pas de temps pour clamer à tous les vents que son mari n'avait plus besoin de cacher sa véritable identité.

— Mon ami, vous pouvez désormais vous prévaloir de votre titre !

— Croyez-vous, ma chère Hester ?

— Mais oui ! Bruce Dalton a vécu ! Vous êtes maintenant comte de Dalwaynnie.

Le père de Bruce était en effet mort deux ans auparavant. Le titre était tout d'abord revenu à son fils aîné James, puis il était échu à Bruce quand James avait à son tour trouvé la mort en luttant contre les troupes de Cromwell.

Lady Hester se rengorgea.

— Quant à moi, me voilà comtesse !

Et elle s'empressa d'annoncer aux domestiques qu'ils devaient désormais appeler leur maître milord.

Depuis qu'elle avait appris que la monarchie était rétablie, lady Hester ne tenait plus en place.

— Je crois le moment venu de retourner à Londres, déclara-t-elle un beau jour.

Bruce la regarda avec stupeur.

— Quoi ? Vous voulez aller à Londres, mon amie ?

— Bien entendu !

— Ne sommes-nous pas bien ici ?

— Voyons, Bruce, réfléchissez un instant ! s'exclama lady Hester avec impatience. Harriett a déjà dix-neuf ans !

— Honnêtement, je ne vois pas le rapport.

— C'est pourtant évident ! Je tiens à ce que ma fille fasse un beau mariage et ce n'est certainement pas à Pershore qu'elle va rencontrer

un beau parti!

— Mais...

— Voulez-vous qu'elle reste vieille fille?

— Bah! A dix-neuf ans, elle a bien le temps de trouver un mari !

— De toute manière, je n'ai aucune intention de passer une semaine de plus ici! déclara lady Hester d'un ton catégorique. Je m'y suis assez ennuyée au cours de ces dernières années...

— Est-ce possible, mon amie ?

— Je hais la campagne. C'est à Londres que tout se passe et c'est à Londres que je veux vivre.

— Mais nous n'avons pas de maison à Londres... objecta faiblement Bruce.

Jugeant la partie déjà gagnée, lady Hester éclata de rire.

— N'ayez crainte, j'en trouverai une! Savez-vous comment nous allons procéder ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, fit Bruce de Dalwaynnie avec lassitude.

— Eh bien, je vais partir la première avec Harriett et je chercherai un logement digne de nous ! Pendant ce temps, vous engagerez un régisseur pour mener le domaine... Et quand tout sera arrangé, vous viendrez nous rejoindre.

Bruce ne discuta pas car il savait que mieux valait ne pas contrecarrer les projets de lady Hester !

Cette dernière mit le manoir sens dessus dessous pour préparer son voyage. Elle tenait à emporter les meilleurs meubles, les plus belles étoffes ainsi que de précieuses pièces d'argenterie et de joaillerie.

Pour éviter des discussions sans fin, Bruce la laissait faire...

Il avait quelques remords concernant sa conduite pendant les longues années passées sous la domination de Cromwell.

— Je m'en veux un peu d'avoir vécu ici caché, avoua-t-il un jour à sa

filles. Après la mort de ta mère, j'aurais dû aller rejoindre l'armée écossaise.

— Mais vous avez aidé votre pays, père! protesta Alissa.

N'avez-vous pas envoyé régulièrement des rapports secrets en Ecosse ? Je suis sûre que tout cela a été très utile.

— Pendant que mon père et mon frère luttèrent pour que Charles II puisse revenir sur le trône, j'étais là... comme un coq en pâte.

— Père!

— Et maintenant je me prévaux d'un titre que je n'ai. Rien fait pour mériter!

— J'estime que, étant donné les circonstances, vous avez su aider votre pays de votre mieux, père, insista la jeune fille. De toute manière, à quoi bon regarder en arrière? C'est vers l'avenir qu'il faut se tourner.

— L'avenir, ah! Sais-tu que ta belle-mère veut aller à Londres

?

— Oui, je suis au courant.

— Ne sommes-nous pas mieux ici ?

— C'est certain, père... Mais je vous avoue que je ne serais pas mécontente de voir Londres.

— Il est vrai que tu ne connais pas encore cette belle ville.

Cela me fera plaisir de te la faire visiter.

Lady Hester ne l'entendait cependant pas de cette oreille.

— Emmener Alissa à Londres? s'écria-t-elle. Il n'en est pas question Auriez-vous perdu la tête, mon ami ? Votre fille est beaucoup trop jeune...

En réalité, elle craignait que Harriett ne soit éclipsée par la radieuse beauté de sa belle-fille. Aussi faisait-elle tout ce qui était en son pouvoir pour que cette dernière reste au manoir.

Le comte protesta.

— Alissa vient d'avoir dix-sept ans.

— C'est bien ce que je disais! s'exclama lady Hester d'un ton triomphant. Elle est beaucoup trop jeune !

— Ce n'est pas mon avis, ma chère amie. Je pense que...

Faisant mine de ne pas l'avoir entendu, lady Hester déclara :

— Je vais trouver une jolie demeure, je la meublerai confortablement... et à ce moment-là, mon cher Bruce, vous pourrez nous rejoindre.

— Comment, s'il vous plaît? Car si vous partez avec la meilleure voiture, je me demande comment Alissa et moi ferons pour nous rendre à Londres !

— Vous n'aurez qu'à venir à cheval.

— Et Alissa ?

— Bah, elle viendra plus tard !

Cette fois, le comte de Dalwaynnie se montra très ferme.

— Si je vais à Londres, ce sera avec toute ma famille. Sinon, je resterai ici.

— Bruce...

— C'est cela ou rien.

Lorsque lady Hester comprit qu'elle ne parviendrait pas à le faire changer d'avis, elle abandonna la discussion.

— Très bien ! fit-elle avec aigreur. Je vous écrirai dès que j'aurai trouvé une demeure digne de nous.

Une semaine après le départ de lady Hester et de Harriett, le comte reçut la visite d'un avocat écossais venu spécialement d'Edimbourg.

— Je vous avoue que je craignais fort de ne pas vous trouver ici, milord, lui dit-il.

— Pourquoi donc ?

— Je pensais que vous étiez probablement à Londres. Tout le monde se rend là-bas pour le couronnement.

— Ma femme s'y trouve déjà. Elle cherche un logement pour nous... Mais à cause des festivités prévues, je suppose que ceux-ci s'arrachent à prix d'or! Certes, je ne suis pas démunie, loin de là...

En riant, le comte ajouta :

— ... mais je ne suis pas non plus riche comme Crésus !

— Je vous apporte de bonnes nouvelles, milord. Vous allez pouvoir vous offrir l'une des plus belles maisons de Londres.

— Comment cela? demanda le comte avec stupeur.

— Le défunt comte de Dalwaynnie vous a laissé une énorme fortune, milord. Si vous voulez bien étudier ces documents...

En feuilletant l'épais dossier que venait de lui remettre l'avocat, le comte se demanda s'il ne rêvait pas.

— Mon père était beaucoup plus riche que je ne le pensais, déclara-t-il enfin.

— J'espère que vous aurez bientôt l'occasion de vous rendre en Ecosse, milord. Les membres de votre clan, qui se souviennent de vous étant enfant, seraient si heureux de vous revoir !

— Cela me ferait à moi aussi un grand plaisir d'aller là-bas...

Le comte était ravi d'apprendre qu'il avait autant d'argent à sa disposition. Sa première pensée fut celle-ci :

« Ma fille va devenir une riche héritière ! »

Il se dit ensuite qu'il allait avoir la possibilité d'acheter les terres qui jouxtaient les siennes.

« Je pourrai aussi avoir une belle maison à Londres et donner quelques réceptions. C'est qu'il faut penser à marier Harriett et Alissa... »

Après le départ de l'avocat, Bruce s'empressa d'appeler sa fille pour lui faire part de la bonne nouvelle.

— Comme je suis heureuse, père! s'exclama Alissa. Vous allez pouvoir enfin doter le domaine de toutes les améliorations dont vous rêviez !

Le comte fit la grimace.

—Oui... Mais avant cela, je suppose qu'il nous faudra rejoindre ta belle-mère à Londres et assister à la cérémonie du couronnement.

Les yeux de la jeune fille étincelèrent.

— Vraiment?

— Pourquoi pas ?

— Croyez-vous que nous arriverons là-bas à temps?

J'aimerais beaucoup voir Charles II couronné à l'abbaye de Westminster!

— Moi aussi.

Le comte marqua une pause avant d'enchaîner :

— Mais je t'avouerai, ma chère enfant, que je n'ai pas l'intention de passer trop de temps à Londres. Je préfère de loin vivre à la campagne! J'espère aussi pouvoir me rendre bientôt en Ecosse.

Lady Hester l'entendrait-elle de cette oreille? À vrai dire, Alissa en doutait...

Elle avait vu si souvent sa belle-mère et Harriett se plaindre !

— Comme on s'ennuie à la campagne, ne cessait de répéter lady Hester.

Son secret espoir était de voir sa fille épouser un aristocrate bien en cour, doté d'un beau titre et possédant une grosse fortune.

Alissa avait très vite percé à jour sa belle-mère. Seul l'intérêt guidait cette dernière... Elle avait dû apprendre que Bruce Dalton était en réalité le fils du comte de Dalwaynnie. Sinon, jamais elle n'aurait accepté de devenir la femme d'un simple gentleman-farmer !

«Elle n'aime pas vraiment mon père, se disait Alissa avec tristesse. Lui non plus ne l'aime pas comme il aimait ma mère.

En même temps, je dois admettre qu'il est moins malheureux

maintenant qu'il n'est plus seul... »

Elle avait vu lady Hester partir pour Londres dans une voiture tirée par quatre chevaux. Dans le fourgon qui suivait avaient pris place quelques domestiques, mais on y avait entassé des meubles et des malles pleines d'objets précieux.

Alissa n'avait pas osé protester. Et pourtant, tout cela lui appartenait ! Sa mère ne lui avait-elle pas légué le manoir ainsi que ce qu'il contenait ?

Les miniatures que lady Hester avait emportées devaient avoir beaucoup de valeur. Tout comme les pièces d'orfèvrerie ancienne et les perles qu'Elisabeth Dalton aimait tant !

Après le départ de lady Hester et de sa fille, le comte se mit en devoir de réorganiser le domaine. La plupart des fermiers étaient là depuis des années et il savait pouvoir leur faire confiance.

— Mais un domaine, c'est un peu comme une armée, dit-il à sa fille. Il faut quelqu'un pour le diriger. Si je m'absente, j'ai bien peur que tout n'aille à vau-l'eau !

— Vous pouvez engager un régisseur, père, mais est-ce vraiment nécessaire ? Nos fermiers sont très honnêtes... Et de toute manière, même si vous décidez de vivre à Londres, vous pourrez toujours revenir ici au printemps pour surveiller les semailles.

— C'est une bonne idée, ma chère enfant. Et j'espère bien que tu viendras avec moi... à moins que tu n'aies entre-temps épousé un charmant jeune homme.

Le visage de la jeune fille s'assombrit.

— Je n'ai que dix-sept ans, j'ai bien le temps de songer à me marier !

Elle laissa échapper un petit soupir.

— Tout comme vous, je redoute d'aller à Londres.

Comment sais-tu que cette perspective ne m'enthousiasme guère ?

— Je le vois dans vos yeux, père. La jeune fille s'efforça de sourire.

— Mais si nous ne nous plaisons pas là-bas, rien ni personne ne nous empêchera de revenir au manoir !

Quelques jours plus tard, lady Hester leur écrivit pour leur dire qu'ils pouvaient la rejoindre.

J'ai déjà rencontré notre futur roi, mon cher Bruce ! écrivait-elle avec fierté. Je lui ai raconté tout ce que vous avez fait pour votre pays en envoyant des rapports secrets aux Écossais pour les mettre au courant des activités des hommes de Cromwell.

Charles II se montre très généreux envers ceux qui l'ont aidé.

Aussi, lorsque je lui ai dit que je cherchais un logement, il m'a offert de confortables appartements au palais de Whitehall jusqu'à ce que nous trouvions une maison à notre convenance.

De plus, en tant que comte et comtesse de Dalwaynnie, nous serons très bien placés dans l'abbaye de Westminster le jour du couronnement!

Le comte et sa fille, accompagnés par Nanny et le fidèle épagneul Jimbo, prirent donc la route pour Londres, où ils arrivèrent l'avant-veille du jour du couronnement.

La veille de son accession au trône, le roi mena le traditionnel cortège qui allait de la Tour de Londres jusqu'au palais de Whitehall en passant sous de nombreuses arches érigées pour l'occasion.

Tous ceux qui devaient participer à ce solennel cortège dont l'origine remontait au Moyen Âge étaient priés de se rassembler à huit heures du matin. On leur avait précisé— ce qu'Alissa trouva très amusant - de venir à cheval, à condition toutefois que leur monture ne soit «pas trop fougueuse et ne sente pas mauvais»...

Lady Hester et Harriett, qui n'étaient pas de bonnes cavalières, se plaignirent amèrement de ne pas pouvoir suivre le roi. En revanche, Alissa et son père purent figurer en bonne place dans le cortège.

Pour frapper les esprits, le roi avait tenu à ce que les cérémonies du couronnement soient l'occasion de déployer toute la pompe et la solennité qui déplaissent tant au puritain Cromwell.

Le jour du couronnement, le roi devait changer plusieurs fois de tenue. Celles-ci étaient toutes plus fastueuses les unes que les autres. La plupart d'entre elles étaient confectionnées dans des tissus d'or, ou encore dans du velours rouge orné d'hermine. Sa Majesté portait des chaussures dorées à hauts talons, afin de pouvoir dominer les évêques

et les nobles qui l'entouraient.

Des draperies de satin rouge ornaient en abondance l'abbaye de Westminster... Bref, tout était fort impressionnant, et les visiteurs étrangers, qui croyaient découvrir un pays exsangue, ouvraient de grands yeux en voyant toutes ces splendeurs.

Lorsque l'archevêque de Canterbury plaça la couronne sur la tête du roi, des cris de joie retentirent sous les voûtes et parurent se répercuter sans fin.

Alissa eut bien du mal à s'endormir ce soir-là!

« Je me souviendrai toute ma vie de cette magnifique cérémonie », se dit-elle.

Les années noires étaient donc enfin terminées ?

Alissa n'avait pas oublié l'angoisse qui l'avait saisie quand les hommes de Cromwell avaient envahi le manoir, de longues années auparavant, quand ils recherchaient le jeune Clive de Morelanton que sa Nanny avait si habilement transformé en petite malade.

Il lui arrivait souvent de penser à Clive.

Ce dernier était resté une semaine au manoir, le temps que les troupes de Cromwell quittent Worcester - et aussi que la blessure qu'il avait au bras soit à peu près cicatrisée.

— Où irez-vous maintenant ? lui avait demandé Bruce avec inquiétude.

— Chez moi.

— En Ecosse?

— Je n'ai pas beaucoup de choix! Certes, je pourrais accompagner le prince Charles en exil...

— Votre père a besoin de vous.

— Certainement! Mon frère aîné est allé se battre contre les hommes de Cromwell, si bien que mon père est resté seul au château.

En hochant la tête, Clive avait enchaîné :

— Oh, oui, vous avez raison: il a bien besoin de moi!

L'uniforme de l'armée écossaise que portait Clive le jour de son arrivée avait été brûlé. Pendant toute la semaine que dura son séjour il avait porté des vêtements de Bruce, mais le jour de son départ, il s'était habillé comme un jeune homme très ordinaire, jugeant que c'était la meilleure manière de passer inaperçu.

Avant de partir, il était monté à la nursery pour faire ses adieux à Nanny.

— Je vous dois la vie et je ne saurai jamais comment vous exprimer ma gratitude.

— Soyez prudent, monsieur Clive! Vous avez tout à fait raison de retourner en Ecosse et, si vous voulez mon avis, vous feriez bien d'y rester jusqu'à ce que le roi Charles, que vous autres Écossais avez eu le courage de couronner à Scone, puisse monter un jour sur le trône d'Angleterre.

— Ce jour-là sera le plus beau de ma vie ! Alissa était descendue dans le hall afin de faire ses adieux à celui qu'elle considérait désormais comme un ami. Quand elle lui avait tendu la main, il l'avait prise dans ses bras et l'avait embrassée sur les deux joues.

— Vous êtes une petite fille courageuse, Alissa.

J'espère que j'aurai l'occasion de vous revoir plus tard.

L'enfant avait noué ses bras autour du cou de Clive et l'avait embrassé à son tour.

— Je suis si contente que Nanny vous ait sauvé en vous déguisant avec le bonnet de nuit de ma mère !

— Et deux boucles de vos cheveux blonds ! Je suis persuadé que celles-ci me porteront bonheur... Aussi je les ai gardées.

Elles sont dans ma poche !

Alissa avait éclaté de rire.

— Je ne savais pas que mes cheveux étaient un porte-bonheur !

Clive l'avait embrassée de nouveau avant de se mettre en selle sur la solide jument que lui avait donnée Bruce!

— Un jour, je vous offrirai un cheval pour remplacer celui-ci, avait-il promis.

En soupirant, il avait ajouté :

— Mais il faudra attendre pour cela que le roi Charles monte sur le trône.

— Que Dieu le veuille !

— Que Dieu le veuille, oui !

— Bonne chance, Clive!

— Merci...

Oubliant qu'il n'était pas en uniforme, Clive avait salué militairement son hôte avant de rassembler ses rênes. Puis il était parti au petit trot.

« Le reverrai-je un jour ? se demanda Alissa, pour la millième fois peut-être. Est-il venu à Londres à l'occasion des cérémonies du couronnement? »

Elle ferma les yeux et s'endormit enfin.

Le lendemain matin, elle réussit à persuader son père de l'emmener sur les rives de la Tamise pour voir les visiteurs du roi arriver à bord de magnifiques embarcations.

La jeune fille avait lu que le roi Charles II était un grand amateur de paume, à l'instar de nombreux rois d'Angleterre -

dont Henri VIII. Alissa, qui n'avait jamais eu l'occasion de voir jouer à la paume, espérait bien avoir l'occasion d'assister à une partie.

Sa belle-mère lui apprit que Charles II était tous les matins à six heures sur le jeu.

— Je me lèverai tôt pour le voir. Lady Hester haussa les épaules.

— Cela n'a rien d'intéressant de voir des hommes courir après une balle, une raquette à la main !

— Au contraire ! D'ailleurs, j'aimerais beaucoup jouer moi-même à la

paume.

— Quelle bêtise! s'exclama sa belle-mère d'un ton péremptoire. La paume est une affaire d'hommes. Jamais on n'a vu une jeune fille y jouer.

Elle se montrait de plus en plus sévère à l'égard de sa belle-fille.

« Je devrais être maintenant habituée à sa méchanceté et à ses piques incessantes, se disait Alissa. Malheureusement, ce n'est pas le cas. »

Elle était cependant bien décidée à assister à une partie de paume.

« Mieux vaut ne pas parler à ma belle-mère de mon autre rêve: celui de nager dans la Tamise, comme le font le roi, son frère James et de nombreux courtisans. »

La jeune fille se sentait beaucoup de points communs avec le monarque.

« Il paraît aussi qu'il aime les chiens - tout comme moi ! »

Alissa n'aurait voulu à aucun prix laisser Jimbo au manoir.

Et pourtant son père avait tout tenté pour lui faire abandonner cette idée.

— Crois-tu, ma chère enfant, que ce soit raisonnable d'emmener un chien à Londres? D'autant plus que nous ne savons rien des conditions dans lesquelles nous allons être logés.

En réalité, Bruce de Dalwaynnie craignait les réactions de sa femme, qui détestait les animaux. Quand lady Hester avait appris que l'épagneul de sa belle-fille dormait au pied de son lit elle avait poussé les hauts cris.

Après cela, chaque fois que sa belle-mère montait au deuxième étage, Alissa s'empressait de cacher son chien dans la chambre de Nanny.

Grâce au ciel, lady Hester ne se rendait pas souvent à la nursery !

Devenue jeune fille, Alissa avait tenu à y rester.

— J'ai là toutes mes affaires, mes habitudes... Je n'ai pas envie de m'installer ailleurs.

Harriett avait eu droit à l'une des plus belles chambres du premier étage tandis qu'Alissa continuait à grimper au deuxième...

Tout en sachant que sa belle-mère serait furieuse dès que ses yeux se porteraient sur Jimbo, la jeune fille ne changea pas d'avis.

— J'irai à Londres avec Jimbo ou je n'irai pas du tout !

La première fois que la jeune fille aperçut le roi à Whitehall, ce fut au bout d'un couloir. Il jouait au milieu de plusieurs épagneuls qui bondissaient joyeusement autour de lui.

Par la suite, Alissa apprit que le roi s'amusait souvent avec ses chiens - ce qui ne plaisait pas à tous les courtisans qui, à l'instar de lady Hester, estimaient que la place des animaux était dehors.

— S'il aime les chiens, Sa Majesté est un homme selon mon cœur, dit la jeune fille à son père.

Ce dernier sourit avec indulgence.

— Si le roi vous fait un jour demander, me permettrez-vous de vous accompagner ? demanda Alissa.

— A condition que j'en obtienne l'autorisation. Tu sais, ma chère enfant, tant de personnes demandent une audience à Sa Majesté ! Je ne voudrais pas l'importuner.

— Il me semble que le roi devrait vous remercier personnellement de l'avoir aidé à reprendre sa place sur le trône.

— Bah, je n'ai pas fait grand-chose, sinon envoyer quelques rapports !

— Vous en faisiez parvenir tous les mois en Ecosse ! C'est bien grâce à vous que les positions des troupes de Cromwell étaient connues... Et votre vie était en péril car si l'un de vos messagers s'était fait arrêter, vous auriez été immédiatement inquiété.

— Bah !

— Pour tout cela, Sa Majesté devrait au moins vous faire chevalier de la Jarretière !

— Je ne mérite pas une distinction aussi importante.

L'ordre très noble de la Jarretière avait été fondé au XIV^e siècle par Edouard III. On racontait que la comtesse de Salisbury, qui était la maîtresse du roi, avait par mégarde laissé tomber sa jarretière. Le roi s'était empressé de ramasser cette pièce de lingerie - sous les rires des courtisans. Et c'était à cette occasion qu'il s'était écrié :

— Honni soit qui mal y pense !

Et il fit alors à sa maîtresse la promesse de faire de la Jarretière une décoration prestigieuse.

— Oui, insista Alissa. Vous méritez l'ordre de la Jarretière, père !

Le comte embrassa la jeune fille avec tendresse.

— Tu sais, ma chère enfant, je ne rêve pas d'honneurs ni de privilèges !

3

Quand ses yeux se posaient sur Clive, le marquis de Morelanton se disait qu'il avait fallu un miracle pour que son fils ait non seulement survécu à la bataille de Worcester, mais qu'il ait réussi après cela à regagner l'Ecosse.

Les hommes de Cromwell arrêtaient tous les hommes qui se dirigeaient vers le nord de l'Angleterre, sachant qu'il s'agissait pour la plupart de soldats écossais regagnant leurs foyers.

Clive avait eu la chance d'échapper à ses ennemis. Tout d'abord, dès qu'il avait compris que son cheval le faisait remarquer, il l'avait vendu à un fermier et poursuivi sa route à pied.

Par prudence, il marchait la nuit et dormait pendant la journée à l'abri des haies. Parfois, il s'arrêtait dans une auberge misérable où l'on accueillait à bras ouverts un voyageur ayant un peu d'argent.

Quand il arriva enfin au château de Morelanton, ce fut pour apprendre que son frère avait été tué par les hommes de Cromwell. Son père, âgé

et malade, n'avait plus la force de mener le domaine.

Clive put donc mettre en œuvre les réformes indispensables dont son père n'avait jamais voulu entendre parler, car il était trop attaché aux méthodes d'autrefois.

Hélas, les bras manquaient dans les champs... La bataille de Worcester avait été meurtrière et beaucoup d'hommes n'en étaient pas revenus.

— Dieu soit loué ! s'exclama Clive lorsqu'il apprit que le roi Charles II se trouvait en France.

Car pour les Écossais, le prince en exil n'était autre que Charles II depuis qu'il avait été couronné roi d'Ecosse à Scone, près de Perth.

C'était par un véritable tour de force que le fils de Charles Ier avait réussi à atteindre Paris ! Le jour même où il avait embarqué pour la France, le comte de Derby avait été exécuté.

S'il avait été capturé, Charles aurait sûrement subi le même sort !

Clive craignait que Charles II ne soit tué par des hommes à la solde de Goliath - c'était ainsi que les gens du peuple avaient surnommé Oliver Cromwell.

L'Ecosse était alors administrée par ce dernier et mieux valait ne pas parler trop haut de la dynastie des Stuarts ! Clive jugea donc plus sage de se consacrer uniquement à redresser le domaine... et à ses aventures féminines.

Grand, mince et bien bâti, il avait beaucoup de succès auprès des femmes. Il évitait comme la peste les jeunes filles, pour la bonne raison qu'il n'avait aucune intention de se marier trop jeune. Mais lorsqu'une jolie femme mariée en quête d'aventures le regardait en soupirant ou en battant des cils, il comprenait immédiatement l'invitation. Et si la personne en question lui plaisait, il ne disait pas souvent non !

Il passait également beaucoup de temps à cheval.

Lors de ses longues promenades à travers les landes de son pays natal, il se demandait quand il aurait l'occasion de remercier Bruce de Dalwaynnie - dit Bruce Dalton -, pour tout ce que ce dernier avait fait pour lui.

« Il m'a sauvé la vie ! Pourrai-je un jour lui témoigner ma reconnaissance ? »

Après la mort d'Oliver Cromwell, le 3 septembre 1658, et l'abandon du pouvoir par son fils Richard, l'espoir renaquit.

Puis les événements se précipitèrent. Tout d'abord le général Monk fit revenir Charles II en Angleterre. Et lorsque l'on annonça que ce dernier allait être couronné à Westminster, ce fut du délire...

Malheureusement, les nouvelles n'arrivaient qu'avec beaucoup de retard en Ecosse.

« J'aimerais beaucoup assister au couronnement de Charles II, mais est-ce prudent ? » se demanda Clive.

Il y avait encore de nombreux partisans de Cromwell en Ecosse. Par dépit, ils étaient capables de se montrer très dangereux.

« Dès que je jugerai ne plus rien avoir à craindre, j'irai à Londres. Pour le moment, j'ai assez à faire avec le domaine ! » Se dit le nouveau marquis de Morelanton.

Car son père s'était éteint deux ans auparavant et Clive était désormais marquis.

Quelques semaines plus tard, incapables de contenir davantage son impatience, il décida que le moment était venu pour lui de se rendre en Angleterre. Il avait hâte de saluer le roi, dont il était l'un des amis d'enfance.

« J'ai effectué mon dernier voyage à pied... Mais je vais pouvoir faire celui-ci dans les plus grandes conditions de confort

! »

Si le nouveau marquis ne possédait pas de fortune, il avait cependant de quoi vivre assez largement grâce aux revenus de son domaine. Il put donc se permettre de louer un bateau pour descendre vers le sud de l'Angleterre, puis se rendre à Londres en remontant la Tamise. Pour être sûr de ne manquer de rien, il emmena avec lui plusieurs domestiques - dont son secrétaire et son majordome.

Après un voyage sans histoires, Clive arriva enfin au palais de Whitehall, où il fut accueilli avec beaucoup de chaleur par le roi.

Les deux hommes avaient tellement de choses à se raconter après tant d'années de séparation que plusieurs soirées n'y suffirent pas.

Avec stupeur, Clive se rendit très vite compte que le roi se trouvait confronté à d'énormes difficultés matérielles - ce qui, à vrai dire, n'avait rien d'étonnant.

Pour restaurer le train de vie monarchique dans toute sa splendeur, il fallait en effet beaucoup d'argent. Le roi dépensait sans compter. Il avait besoin de chevaux, d'écuries, de fauconniers... De plus, il fallait décorer et meubler les appartements royaux qui avaient pratiquement été laissés à l'abandon depuis des années. Charles II souhaitait également remplacer les œuvres d'art de son père, qui avaient été mises à l'encan après l'exécution de ce dernier par des fonctionnaires du Commonwealth.

Sa Majesté avait déjà acheté quelques tableaux en Hollande -

le début d'une collection! Et Clive, qui s'était toujours intéressé à la peinture, l'aida à en choisir d'autres - dont un magnifique Titien.

Le roi était fasciné par les horloges. Si bien que, lorsqu'il avait commencé à redécorer ses appartements, il n'avait pas acheté moins de sept pendules ! Et cela, rien que pour sa chambre à coucher !

Ses domestiques se plaignaient entre eux du bruit que faisaient toutes ces pendules lorsqu'elles se mettaient à sonner.

De plus, il ne fallait pas oublier de les remonter régulièrement sous peine de susciter l'ire royale.

Les dépenses parfois inconsidérées de Charles II étaient vues sans beaucoup d'indulgence hors du palais.

— J'ai vraiment de gros ennuis financiers, confia un jour le roi à son ami Clive de Morelanton. L'allocation pourtant importante votée par le Parlement est loin de me suffire.

Il soupira.

— En fait, je n'ai pas plus d'argent dans ma poche aujourd'hui qu'à mon arrivée à Londres. Certes, il y a bien une solution...

— Laquelle?

— Il me suffirait tout simplement d'épouser une princesse richement dotée.

Clive fit la grimace.

— Un mariage arrangé ! Quelle horreur !

— Je le sais, mais...

Le roi termina sa phrase d'un geste éloquent. Clive hocha la tête. Puis après un instant de réflexion, il déclara :

— De toute manière, étant roi, vous êtes plus ou moins obligé de faire un mariage de convenance.

— Ce n'est pas l'idéal, je le sais ! Mais si une princesse de sang pouvait m'apporter une fortune en dot, je ne me plaindrais pas !

Tous les courtisans étaient au courant de la situation matérielle de Sa Majesté et la déploraient.

— Il faut que nous trouvions une reine, dit un jour l'un des courtisans les plus influents à Clive.

Avec cynisme, il poursuivit :

— Qu'elle soit laide ou jolie, cela ne compte pas.

— Oh !

— Une seule chose importe : le montant de sa dot.

Les conseillers ne tardèrent pas à arrêter leur choix sur une infante portugaise. Aussitôt, des pourparlers furent entamés avec la cour du Portugal.

Le roi, qui connaissait Clive depuis de longues années, lui parlait avec la plus grande franchise dès qu'ils se trouvaient seuls. Les deux amis avaient de longues conversations au sujet de leurs difficultés personnelles.

— J'aimerais tant pouvoir vous aider, Charles ! dit Clive.

— Je sais que si cela vous était possible, vous n'hésiteriez pas, mon ami.

— Certes, je ne suis pas démunie, mais mes moyens ne me permettraient jamais de soutenir le train de vie que vous menez.

Il faudrait pour cela que je congédie la plupart des personnes qui travaillent sur le domaine... et je me retrouverais vite endetté !

— De toute manière, jamais je ne vous demanderai de vous sacrifier pour moi, Clive !

Avec un sourire quelque peu amer, le roi poursuivit :

— En fin de compte, nous nous retrouvons à peu près dans la même situation, vous et moi.

— Comment cela ?

— Nous serions bien avisés, l'un comme l'autre, de nous marier par intérêt.

Voyant son ami faire la grimace, le roi éclata de rire.

— Il faut voir les choses en face, Clive !

— Certes, mais...

— Un laideron couvert de guinées peut avoir beaucoup de charme !

Le roi retrouva son sérieux, et ce fut avec une moue qu'il enchaîna :

— De toute manière, il faudra bien que nous nous en contentions !

— Je ne suis pas prêt à faire trop de sacrifices pour de l'argent.

— Vous dites cela maintenant !

— J'espère ne jamais avoir à changer d'avis.

— Ah! Je parie que vous oublierez vos beaux principes une fois que vous verrez miroiter devant vos yeux une montagne d'or

!

Clive fit une révérence moqueuse.

— Sire, vous n'êtes qu'un cynique!

— Non, j'essaie tout simplement d'être réaliste. Et je me rends compte que le plus difficile sera, le jour de mon mariage, de devoir renoncer pour toujours à la femme avec laquelle j'aurais souhaité passer le reste de ma vie.

Le roi n'eut pas besoin d'en dire davantage pour que Clive comprenne qu'il parlait de Barbara Palmer - qui devait plus tard devenir Barbara de Castlemaine -, sa maîtresse, une jeune femme d'une étonnante beauté.

Cette cousine du duc de Buckingham était devenue à dix-huit ans la femme de Roger Palmer, un catholique royaliste que l'on voyait errer dans les couloirs du palais de Whitehall avec une expression mélancolique. Ce qui, à vrai dire, n'avait rien de surprenant étant donné la conduite scandaleuse de son épouse...

Mais que pouvait-il faire, sinon fermer les yeux ? D'autres avaient vécu cette situation avant lui... Et le roi sut le remercier de sa compréhension en le faisant comte de Castlemaine à la fin de l'année 1661.

Lorsque Clive arriva au palais de Whitehall, il apprit que Barbara de Castlemaine y avait ses appartements - dont une nursery, qui se révéla bientôt fort utile.

Pendant ce temps, les envoyés du roi au Portugal organisaient son union avec l'infante portugaise Catherine de Bragance.

L'infante devait apporter une énorme dot: deux millions de couronnes, ainsi que la ville de Tanger et celle de Bombay. Il fallut déployer une carte devant le roi pour lui indiquer où se trouvait cette dernière ville...

Toutes ces négociations avaient été bien longues. Pendant le temps qu'elles duraient, Charles II écrivait régulièrement à Catherine de Bragance de longues lettres qu'il signait: Le très fidèle mari de Votre Majesté dont il baise la main.

— Il faut que vous assistiez à mon mariage, avait dit le roi à Clive.

— Avec plaisir, Sire!

— Vous viendrez avec moi à Portsmouth.

Le marquis avait donc accompagné son ami jusqu'au grand port de

guerre, où devait être célébré le mariage dès l'arrivée du bateau de l'infante. L'organisation de cette cérémonie avait été l'occasion de nombreuses discussions entre les Anglais et les Portugais, car si Catherine de Bragançe était catholique, Charles II était protestant.

Mais la future reine était prête à faire beaucoup de concessions. Elle accepta qu'une brève cérémonie catholique soit célébrée secrètement dans une pièce de la résidence officielle du gouverneur de Portsmouth. Et ensuite, le mariage protestant put avoir lieu avec toute la pompe voulue.

À son arrivée à Portsmouth, la reine Catherine avait demandé une tasse de thé - ce qui avait surpris tout le monde car, à l'époque, on buvait beaucoup plus de bière que de thé.

Ce fut un peu grâce à la reine Catherine que le thé devint la boisson nationale en Angleterre.

Son voyage avait tellement fatigué la jeune infante portugaise que le mariage ne put être consommé lors de la nuit de nocces.

À vingt-trois ans, la reine était une femme pieuse et d'une prudence extrême.

On lui donnerait plus aisément quarante ans que vingt ans!

avait dit un courtisan sans beaucoup de charité.

On avait raconté à Clive que, lorsqu'elle avait appris qu'elle devait épouser le roi d'Angleterre, Catherine de Bragançe avait fait un pèlerinage sur le tombeau d'un saint, accompagnée par une centaine de personnes - des hommes d'Église pour la plupart.

On découvrit vite qu'elle n'avait qu'une seule chose en commun avec le roi : la passion pour le tir à l'arc. Elle y était même plus habile que lui!

Le lendemain du mariage, le couple royal fut conduit en cortège jusqu'à Londres.

Dès l'arrivée de la nouvelle reine, Barbara de Castlemaine tint à démontrer toute l'emprise qu'elle avait sur son royal amant. Par exemple, elle refusa d'allumer une torche à la porte de ses appartements en signe de bienvenue. Et elle parvint si bien à

convaincre le roi qu'il était coupable de s'être marié que, pour se faire pardonner, il passa beaucoup plus de temps avec elle qu'il ne l'aurait dû.

Barbara de Castlemaine était très sûre d'elle, de sa beauté, de son charme et de son esprit. Le roi ne pouvait rien lui refuser... A sa demande, il accepta même de la nommer dame d'honneur de la nouvelle reine.

Mais cette dernière, qui ne manquait pas de clairvoyance, avait très vite compris la situation. Dès son arrivée à la Cour, elle s'était arrangée pour savoir ce qui se passait.

Elle avait ainsi appris que Barbara de Castlemaine était la maîtresse de son mari. Aussi, lorsqu'on lui présenta la liste de ses dames d'honneur, elle barra rageusement le nom de sa rivale.

Pourtant, à la surprise générale, Sa Majesté accueillit avec beaucoup de cordialité Barbara de Castlemaine quand on la lui présenta. Mais c'était seulement dû à une mauvaise compréhension de l'anglais... Quand elle sut devant qui elle se trouvait, elle éclata en sanglots, puis elle se jeta sur le sol en trépignant, en proie à une terrible crise de nerfs.

Lorsque le roi apprit ce qui s'était passé, il envoya le grand chancelier tenté de lui faire entendre raison. Malheureusement, malgré toute sa diplomatie, le comte de Clarendon ne réussit pas à calmer Sa Majesté. Celle-ci ne cessait de pleurer en disant qu'elle voulait retourner au Portugal.

Agacé par les jérémiades perpétuelles de sa femme, le roi évitait sa compagnie le plus possible. Il jouait à la paume avec son ami Clive et allait nager presque tous les jours dans la Tamise.

Il fallut un certain temps à la reine Catherine pour comprendre que ni les crises d'hystérie ni les menaces n'avaient d'effet.

A partir de ce moment-là, elle ne cessa de se conduire avec toute la dignité que l'on attendait d'une souveraine.

Pendant ce temps, Clive se trouvait poursuivi sans relâche par la comtesse de Dalwaynnie.

« Quel bel homme ! s'était dit cette dernière dès qu'elle l'avait vu. Voilà le mari qu'il faut pour Harriett ! »

Depuis son arrivée à Londres, lady Hester s'était mise en quête d'un beau parti pour sa fille. Elle était bien déterminée à ce que celle-ci ait un titre.

Mais la tâche était difficile...

En effet, la plupart des courtisans étaient déjà mariés. Quant à ceux qui ne l'étaient pas, ils ne semblaient pas prêts de vouloir prendre femme.

Le marquis Clive de Morelanton répondait à tous les rêves que lady Hester avait faits pour sa fille bien-aimée.

Mais elle considérait Alissa comme une dangereuse rivale...

— Une fille à marier, c'est bien suffisant pour le moment, dit-elle à son mari.

— Mais nous en avons deux !

— Soit... Cependant, étant donné qu'Alissa est plus jeune que Harriett, c'est de cette dernière que nous devons tout d'abord nous occuper. Une fois qu'elle aura fait un beau mariage, nous pourrons songer à Alissa.

Bruce refusa de l'entendre de cette oreille. Et quand sa femme lui dit qu'Alissa n'avait pas besoin d'assister à la cérémonie du couronnement, il se mit en colère.

— Mais vous n'avez pas de cœur? Comment pouvez-vous parler ainsi ? Ma pauvre petite Alissa serait tellement déçue de ne pas voir l'archevêque de Canterbury poser la couronne sur la tête du roi !

Pendant toutes les années qu'il avait passées en Ecosse, Clive de Morelanton avait écrit régulièrement à celui auquel il estimait devoir la vie.

Bruce et sa fille purent donc apprendre que le frère aîné de Clive avait été tué par les Têtes rondes - comme on appelait alors les partisans de Cromwell, qui portaient les cheveux très courts.

— Son père est gravement malade, comme c'est triste! avait dit Alissa en lisant la dernière lettre que venait d'envoyer celui qu'elle considérait comme un ami.

Clive leur raconta ensuite qu'il était en train de remettre le domaine en état, et qu'il avait entrepris la rénovation du château.

— J'ai beaucoup d'admiration pour ce jeune homme, disait souvent Bruce. J'aimerais le revoir.

— Moi aussi !

Avec un sourire, la jeune fille avait ajouté : Je me souviens que, lorsque Nanny l'avait déguisé en petite malade, elle lui avait mis l'un des bonnets de nuit de maman.

Puis elle avait coupé, pour les disposer sur ses joues, deux mèches de mes cheveux... Il les avait emportées en disant que cela lui porterait bonheur !

Alissa versa des larmes lorsque Clive leur annonça quelques mois plus tard la mort de son père.

— Comme j'aimerais être avec lui pour pouvoir le consoler...

Les années passèrent. Clive continuait à écrire au comte de Dalwaynnie...

J'ai été si heureux lorsque le roi a été couronné à Londres!

J'aurais bien voulu assister à la cérémonie mais j'étais retenu en Ecosse par de nombreuses • obligations. Dès que j'en aurai la possibilité, je me rendrai au palais de Whitehall où j'espère bien que nous aurons l'occasion de nous rencontrer.

En apprenant cela, Alissa sauta de joie.

— Nous allons peut-être le revoir ! Comme cela me ferait plaisir !

— A moi aussi, dit son père avec indulgence.

Il se disait qu'aucune femme à la cour, pas même Barbara de Castlemaine, que l'on appelait «la jolie comtesse», ne pouvait égaler la beauté de sa fille.

Avec ses boucles dorées, soyeuses comme de la soie, ses grands yeux d'un bleu presque violet frangés de longs cils et son teint parfait, Alissa était ravissante !

— Tu vas certainement avoir beaucoup de succès, ma chère enfant, ne cessait de répéter Bruce. D'autant plus que tu es maintenant devenue une riche héritière !

Il ne cessait de s'étonner du fait que sa fille ne soit pas invitée aux nombreuses réceptions que l'on donnait au palais de Whitehall.

Il ignorait que sa femme œuvrait dans l'ombre...

Lady Hester était bien déterminée à ce que personne ne se doute de l'existence de sa belle-fille.

Car elle se rendait compte que Harriett serait immédiatement éclipsée par la beauté d'Alissa si l'on pouvait les voir toutes deux côte à côte.

Avant l'arrivée de son mari et de sa belle-fille, elle s'était arrangée pour se faire de nombreuses relations parmi les courtisans, si bien qu'elle était souvent invitée à des soirées en compagnie de Harriett.

Elle évitait soigneusement de parler de cela à Bruce.

— Harriett et moi allons dîner tranquillement chez une amie qui a ses appartements à deux pas du palais, prétendait-elle. Je ne pense pas que nous rentrerons très tard. Quoi qu'il en soit, j'ai commandé pour vous deux un excellent repas...

Pas une seule fois le comte ne soupçonna que sa femme lui mentait.

Il trouvait assez bizarre de n'être que très rarement invité à dîner par le roi. Il trouvait également étonnant que jamais Alissa n'ait été conviée à une réception... Il trouvait encore plus étrange que Clive, qu'il avait eu l'occasion de rencontrer à deux ou trois reprises, n'ait pas demandé à voir Alissa.

Il ignorait que lady Hester avait dit: au marquis de Morelanton que la jeune fille était restée à la campagne...

Quant à Alissa, plusieurs semaines après son arrivée à Londres, elle ne savait toujours pas que Clive, devenu marquis de Morelanton, était lui aussi au palais de Whitehall.

Le comte de Dalwaynnie ne cacha pas sa joie lorsque le roi l'invita à se rendre à Hampton Court, aux environs de Londres, pour y rencontrer la reine Catherine.

Le carton armorié, qu'un messenger vint remettre à son destinataire en main propre, était rédigé au nom du comte et de sa femme. Mais il n'était toujours pas question d'Alissa...

— Je suis navré, ma chère enfant, dit le comte. Je ne comprends pas pourquoi l'on t'ignore.

La jeune fille aurait bien voulu avoir l'occasion de voir les souverains, mais elle réussit cependant à cacher sa déception.

— Bah, je jouerai avec Jimbo pendant ce temps ! dit-elle à son père avec un sourire quelque peu forcé.

— J'espère que tu ne trouveras pas le temps trop long...

— N'ayez crainte, père, cela ne risque pas d'arriver !

La jeune fille ne s'ennuyait jamais en compagnie de Jimbo.

Elle n'aurait osé l'avouer à personne, mais elle trouvait parfois son chien beaucoup plus intelligent que certains courtisans.

Un beau matin, alors qu'elle se trouvait à la fenêtre de sa chambre, elle vit le domestique qui était en charge des épagneuls du roi sortir ceux-ci dans le jardin. Il y en avait au moins une vingtaine et la jeune fille avait depuis longtemps envie de faire leur connaissance.

Jamais cependant elle n'aurait osé aller les caresser quand le roi était présent... Aussi, profitant du fait que Sa Majesté n'était pas là, elle courut vers la petite meute avec Jimbo,

— Je vois que vous avez un beau chien, milady, lui dit aimablement Peter, l'homme d'un certain âge qui surveillait les épagneuls royaux.

— Il aimerait bien faire la connaissance des vôtres! Ce pauvre Jimbo se sent un peu seul...

En riant, la jeune fille ajouta :

— Il n'a que moi à qui parler !

Milady, permettez-moi de vous dire que votre Jimbo a bien de la chance ! déclara Peter en s'inclinant galamment.

— Merci.

Tous deux se mirent à parler de chiens - un sujet qui les passionnait apparemment autant l'un que l'autre.

— Jimbo est le fils de Sultane, qui était la chienne préférée de ma mère, dit Alissa.

— Dans la famille nous aimons beaucoup les animaux, dit Peter à la jeune fille. Mes frères sont tous devenus palefreniers...

Certes, je sais m'occuper des chevaux, mais je leur préfère les chiens.

— J'ai eu l'occasion de remarquer que vous saviez très bien vous en occuper.

Ils continuèrent à bavarder, puis Alissa suivit Peter quand il emmena les épagneuls dans le parc qui se trouvait derrière le palais.

Jimbo, qui n'avait jamais eu l'occasion de courir dans ce vaste parc, bondissait joyeusement en aboyant et en jouant avec certains des chiens du roi. Prudent de nature, il évitait soigneusement de s'approcher de ceux qui paraissaient agressifs.

— Ah, quels beaux épagneuls vous avez là, Peter ! s'exclama Alissa.

— Ce ne sont pas les miens, milady. La jeune fille éclata de rire.

— Je le sais bien ! Mais je sais aussi que c'est, vous qui vous en occupez.

— Le roi connaît les noms de chacun d'entre eux ! déclara Peter avec fierté.

— Vraiment ? Il parvient donc à les reconnaître ?

— Sans aucune peine. Il aime en avoir deux ou trois dans ses appartements, et il vient choisir lui-même ceux qu'il va emmener en promenade.

Alissa sourit.

« Il faudra que je raconte cela à mon père quand il reviendra de Hampton Court ! »

Elle avait autre chose à dire au comte de Dalwaynnie, mais elle attendait pour cela le moment propice.

«Je serais bien avisée de ne pas lui parler devant ma belle-mère, car celle-ci risquerait de se mettre très en colère contre moi... »

La jeune fille souhaitait que son père la protège des assiduités de plus en plus pesantes de lord Pronett, un homme que lady Hester trouvait charmant.

Lord Pronett avait remarqué Alissa dans les jardins du palais, où elle se promenait en compagnie de Jimbo. Dès qu'il avait su que la jeune fille n'était autre que la fille du comte de Dalwaynnie, il s'était arrangé pour se faire présenter à la femme de ce dernier. La comtesse l'avait encouragé à venir leur rendre visite en fin d'après-midi, à l'heure où son mari se tenait auprès du roi.

Dès le premier instant, Alissa avait éprouvé une répugnance instinctive pour cet homme. Lorsqu'il lui prenait la main, elle avait l'impression de toucher un serpent et avait peine à réprimer un frisson d'horreur.

Ce que tout le monde ignorait, c'était que lord Pronett, qui s'appelait en réalité Frederick Brown, était tout simplement le fils de l'instituteur d'un petit village de Norfolk.

À force de patience, d'habileté - et de manigances peu honnêtes -, cet ambitieux avait réussi à avoir ses entrées à la Cour où il se pavanait d'un air important.

Il était beaucoup plus instruit que la plupart des jeunes gens de son âge car son père lui avait enseigné tout ce qu'il savait. À

dix-sept ans, Frederick avait cherché un emploi. Le hasard avait voulu qu'il réussisse à se faire engager comme secrétaire par lord Pronett, un vieillard qui vivait seul dans un château sinistre isolé au milieu des bois.

Le véritable lord Pronett ne s'était jamais marié et n'avait ni famille ni amis - et pratiquement pas de domestiques car il avait si mauvais caractère que ceux-ci ne restaient pas longtemps.

Au cours des années, Frederick réussit à gagner la confiance du vieil homme. Il lui faisait la lecture, l'emmenait promener dans le parc et l'entourait de mille attentions. Parallèlement, il s'occupait de l'administration du domaine et de la comptabilité.

Lord Pronett, qui commençait à perdre la mémoire et ne s'intéressait

guère à tout cela, ne tarda pas à lui donner tous les pouvoirs... Le secrétaire pût donc gérer à sa guise les placements de son maître, tout en se servant largement au passage.

Frederick avait vingt-cinq ans quand lord Pronett, qui avait plus du triple de son âge, dut s'aliter.

Frederick, qui aimait le vieil homme à sa façon, appela aussitôt le médecin. Ce dernier, après avoir examiné le vieillard, dit qu'il était perdu.

— A son âge, il n'y a plus d'espoir, confia-t-il à Frederick à mi-voix. Il ne faut pas espérer le voir se remettre.

Le couple de domestiques que le secrétaire avait engagé récemment vint lui donner sa démission au lendemain de la visite du médecin.

— C'est trop triste ici! dit le valet. Nous en avons assez de vivre au fond des bois sans jamais voir âme qui vive.

— Et voilà que pour tout arranger le maître est mourant !

Renchérit sa femme, qui était cuisinière. Si nous restons ici, je crains fort que nous ne tombions malades à notre tour...

— Malades d'ennui! ajouta son mari avec une vilaine grimace.

Frederick ne chercha pas à les retenir.

— Entre nous, monsieur, je vous avouerai que, si j'étais à votre place, je partirais, moi aussi! lui dit le domestique.

Sa femme hocha la tête.

— C'est bien vrai! Un beau jeune homme comme vous devrait vivre en ville et s'amuser un peu!

Je ne peux pas laisser lord Pronett seul, fit Frederick en soupirant.

— Comme si ce vieil égoïste méritait que l'on s'occupe de lui!

Frederick, qui n'avait jamais aimé personne, éprouvait cependant une certaine affection envers lord Pronett. Lorsque ce dernier mourut, il versa une larme. Et il fut bien le seul à suivre le cercueil jusqu'au cimetière!

Une fois de retour au château, il ouvrit le coffre où il savait trouver le

testament de lord Pronett sous une enveloppe scellée.

Sans le moindre scrupule, il fit sauter les sceaux et lut le document que le défunt avait rédigé il y avait bien longtemps.

Lord Pronett laissait tout ce qu'il possédait à un lointain cousin qui avait été tué par les hommes de Cromwell quelques années auparavant. Il y avait aussi des legs sans importance destinés à des gens qui devaient être morts, eux aussi.

Le regard de Frederick s'arrêta sur la signature de lord Pronett... et alors une idée lui vint. Une idée tellement osée, tellement incroyable que, sur le premier instant, il faillit éclater de rire.

— Ma parole, je suis en train de devenir fou! S'exclama-t-il.

Puis cette idée fit peu à peu son chemin dans son esprit.

— A la réflexion, ce n'est pas aussi bête que cela! Bien au contraire...

Peu à peu, un plan se faisait jour. Il demeura éveillé toute la nuit pour en figurer tous les détails. Et au petit matin, sa décision était prise.

Tout en s'asseyant à la table de travail du défunt, Frederick, qui avait pris l'habitude de parler tout haut, déclara:

— Je vais réécrire ce testament et me faire passer pour le fils de lord Pronett - et le seul héritier de sa fortune et de son titre !

Il se frotta les mains.

— Qui pourra me contredire ?

D'un ton triomphant, il s'écria:

— Personne ! Et si les villageois osent prétendre que lord Pronett ne s'est jamais marié et n'a jamais eu d'enfants, je n'aurai qu'à soutenir le contraire. Il me suffira de raconter que lord Pronett avait épousé une royaliste dans le plus grand secret, et qu'il n'avait jamais osé parler de l'existence de son fils de peur que celui-ci ne soit victime des hommes de Cromwell...

Ces derniers avaient en effet détruit de nombreux registres.

— Je n'aurai qu'à dire que celui où avait été consigné le mariage de

mes parents a disparu...

Tout cela semblait fort logique.

— Eh bien, mon histoire se tient! s'écria Frederick.

Il bondit de joie.

— Maintenant, il ne me reste plus qu'à acheter des vêtements de seigneur et à étudier le protocole de la Cour... La bibliothèque du château est assez bien fournie et je devrais pouvoir y apprendre tout ce qu'il me faut savoir afin de tenir ma place au milieu des courtisans.

Pour éviter d'être pris en défaut, il se répéta si souvent qu'il était le fils de lord Pronett que, peu à peu, il en arriva à se persuader que tout ce qu'il avait inventé était vrai.

— Ma mère était la fille d'un comte et ses parents voulaient l'obliger à épouser un marquis, raconta-t-il un jour à la comtesse de Dalwaynnie. Mais elle était amoureuse de lord Pronett et s'est enfuie avec lui. Ils se sont mariés en Ecosse avant d'aller cacher leur bonheur dans le joli château où je suis né...

Frederick avait réussi à s'introduire au palais de Whitehall et à gagner les bonnes grâces du roi grâce à un stratagème très simple.

Lorsqu'il avait appris que Sa Majesté cherchait à reconstituer une collection d'objets d'art, il avait décroché des murs du château les deux plus beaux tableaux que possédait le défunt lord Pronett : un Van Dyck et un Holbein.

Puis il avait pris la route de Londres et s'était présenté au palais de Whitehall.

Je suis lord Pronett, dit-il avec importance aux écuyers qui le reçurent. J'apporte à Sa Majesté un cadeau qu'elle devrait apprécier. Il s'agit de deux superbes tableaux pour sa collection.

Il n'eut pas besoin d'autre introduction pour être immédiatement conduit auprès du roi. Quand ce dernier vit le Van Dyck et le Holbein, il prit les mains du prétendu lord Pronett.

— Comment vous remercier ? fit-il avec chaleur. Il emmena ensuite son visiteur dans la galerie où il avait fait suspendre les tableaux qui constituaient le début de sa collection.

Frederick ne s'était jamais intéressé à la peinture, mais quand il avait appris que le roi appréciait l'art, il s'était obligé à lire tous les ouvrages consacrés aux grands peintres qu'il avait trouvés au château, si bien qu'il était maintenant capable de s'exprimer en expert.

Le roi fut très vite ébloui par les connaissances de lord Pronett.

— Je vois que vous êtes un amateur éclairé! D'ailleurs les deux magnifiques tableaux que vous venez de m'offrir le prouvent...

L'usurpateur s'inclina.

— Merci, Majesté.

— J'espère vous revoir. Il faut que vous me donniez votre adresse à Londres pour que je vous envoie des invitations au palais !

— Je viens seulement d'arriver, et je n'ai pas encore eu le temps de chercher un logement. Je me sens un peu perdu dans la grande ville...

— Est-ce possible ?

— J'ai toujours vécu à la campagne, Majesté... Mes parents, qui étaient de fervents royalistes, se savaient menacés par les hommes de Cromwell. Ils ont jugé plus prudent de rester dans leur château perdu au fond des bois. Je n'en suis pratiquement jamais sorti !

— Mais vous êtes cependant très instruit !

— Je n'ai pas eu d'autre précepteur que mon père. C'était un homme extrêmement cultivé qui a tenu à m'apprendre tout ce qu'il savait.

Avec un sourire, Frederick ajouta :

— Et j'ai passé aussi beaucoup de temps dans la bibliothèque du château! J'ai toujours aimé la lecture.

Son visage s'assombrit.

— Maintenant que mes parents sont morts, je suis seul au monde.

— Vous n'avez pas de famille? demanda le roi avec compassion.

— Personne, hélas !

Avec un soupir, l'usurpateur ajouta d'un air sombre :

— Beaucoup des miens ont péri sous la main des hommes de Cromwell.

— Excusez-moi, fit le roi. Je n'aurais pas dû vous poser une telle question. Comme de nombreux aristocrates, je me doute que les vôtres ont dû beaucoup souffrir pendant cette période troublée!

— La famille Pronett est une très vieille famille. Je suis désormais son seul représentant...

— Vous êtes donc le dernier lord Pronett ?

— Oui, Majesté.

Le roi éclata de rire.

— Il faut vous marier sans perdre de temps pour avoir un héritier, Pronett!

— Ce n'était pas dans mon château du Norfolk que j'avais l'occasion de rencontrer des jeunes filles!

— N'ayez crainte, celles-ci ne manquent pas au palais de Whitehall !

Sans cesser de rire, le roi enchaîna :

— Vous n'aurez que l'embarras du choix !

Il sonna.

— En attendant que vous trouviez une maison ou un appartement à Londres, je vais demander que l'on vous donne une chambre au palais.

Frederick, qui n'en espérait pas tant, eut peine à cacher sa joie.

— Sire, je ne sais comment vous remercier...

— Je vous en prie, cher ami! C'est au contraire à moi de vous remercier, dit le roi en contemplant les deux superbes tableaux que lui avait apportés le soi-disant lord Pronett.

La décision de la comtesse de Dalwaynnie était prise: sa fille Harriett épouserait le marquis de Morelanton.

Elle savait que ce dernier avait eu la vie sauve grâce à la présence

d'esprit de Nanny... et à deux boucles des cheveux blonds d'Alissa.

« Je n'ai pas réussi à ce que ma belle-fille reste à la campagne, ce qui est bien dommage. Mais je ne vais pas lui permettre de ruiner mes projets ! »

Lady Hester ne se faisait guère d'illusions.

« Si le marquis de Morelanton la voit, il risque de tomber amoureux d'elle... Avec ses grands yeux bleus et son air candide, cette petite intrigante réussit à rendre tous les hommes fous ! »

Lorsque lady Hester avait raconté à Clive que sa belle-fille était restée au manoir, il avait paru fort déçu.

— Quel dommage! J'espère qu'elle viendra bientôt à Londres, avait-il dit.

— Mais oui, mais oui...

— Je serais si heureux de la revoir !

— Je comprends cela, assurait la comtesse avec un sourire mielleux.

Et en même temps, elle faisait donc tout ce qui était en son pouvoir pour éviter une rencontre entre le marquis et Alissa.

« Une fois qu'il sera officiellement fiancé avec Harriett, tout danger sera écarté! se disait-elle. Mais d'ici là, je dois me montrer très vigilante! »

Chaque fois qu'il y avait une réception, lady Hester s'arrangeait pour que sa fille danse avec le marquis de Morelanton.

— Mon mari vous apprécie beaucoup, lui disait-elle en battant des paupières.

— Il m'a sauvé la vie !

— Je comprends que vous souhaitiez lui prouver votre reconnaissance. La meilleure manière serait d'unir nos deux familles...

Tout en essayant de rapprocher sa fille de Clive, la comtesse de Dalwaynnie s'efforçait de pousser Alissa dans les bras de lord Pronett.

« Je serai bien débarrassée le jour où elle se mariera et partira! pensait-elle. Quand lord Pronett l'épousera et l'emmènera dans son manoir du

Norfolk, j'irai mettre un gros cierge à l'abbaye de Westminster ! »

Le roi, qui considérait le marquis comme son meilleur ami, lui conseillait lui aussi de se marier.

— Il y a tant de jolies demoiselles à la Cour!

— Vous ne m'apprenez rien, Charles.

— Ce que je ne comprends pas, Clive, c'est que vous n'ayez pas encore arrêté votre choix !

— Bah, j'ai bien le temps! répondait invariablement le marquis de Morelanton.

— Permettez-moi un conseil, Clive...

— Oui, sire?

— Vous aurez grand intérêt à choisir celle qui saura fermer les yeux et se montrer compréhensive...

— Je préférerais qu'elle m'aime et me soit fidèle.

— Bah ! S'exclamait Sa Majesté en haussant les épaules avec fatalisme.

La reine avait fait de nouveau une scène en apprenant que la comtesse de Castlemaine venait d'arriver à Hampton Court, où toute la Cour était allée passer quelque temps.

Avec ses cheveux auburn coiffés en anglaises et ses grands yeux bleus porcelaine, Barbara de Castlemaine était ravissante.

Elle portait plusieurs rangs de perles et des diamants et s'habillait avec tant de recherche qu'on aurait pu la prendre pour une souveraine.

Quant à Roger Palmer, qui pouvait se targuer du titre de comte de Castlemaine obtenu grâce à l'infidélité notoire de sa femme, il avait l'air de plus en plus mélancolique.

Clive le vit une fois s'approcher de la jolie Barbara dans les salons de Hampton Court. Cette dernière fit mine de ne pas le voir jusqu'à ce qu'il se trouve devant elle. Alors elle lui adressa une révérence moqueuse, à laquelle il répondit en s'inclinant.

Puis, sans un mot, il s'éloigna.

« Elle le trouve agaçant... Et lui a honte de cette situation », pensa le marquis.

Puis il pensa que c'était cela qui risquait d'arriver s'il restait à la Cour et épousait une femme peu fidèle.

« Je n'ai aucune envie de devenir la risée de tous ! » se dit-il.

Il n'enviait pas davantage le roi. Charles II n'avait-il pas été obligé d'épouser une femme qu'il n'avait jamais vue auparavant ?

« Certes, il se console dans les bras de la comtesse de Castlemaine. Mais est-ce une solution ? » se demanda Clive.

Il en était là de ses réflexions quand la comtesse de Dalwaynnie le rejoignit.

— Comme je suis heureuse de vous trouver à Hampton Court !

Pendant que le marquis de Morelanton s'inclinait, elle ajouta :

— Mon mari et moi venons d'être invités à faire la connaissance de Sa Majesté la reine Catherine à Hampton Court...

Elle soupira.

— Malheureusement, ma petite Harriett n'est pas avec nous.

Elle a été si triste en voyant que son nom ne figurait pas sur le carton d'invitation !

— Je comprends sa déception, fit poliment le marquis.

— Lorsque vous la verrez, soyez gentil avec elle pour lui faire oublier sa déconvenue.

Le marquis jugea préférable de demeurer silencieux, car il ne savait que trop où voulait en venir lady Hester !

« Si j'ai l'air de m'intéresser à Harriett, je me retrouverai dans une situation impossible ! »

Les dames de la Cour l'accuseraient d'avoir ruiné la réputation de la jeune fille...

« Et que cela me plaise ou non, il ne me restera plus qu'à la demander en mariage ! »

Le marquis de Morelanton n'oubliait cependant pas la dette qu'il avait envers le comte de Dalwaynnie.

« Mais serai-je obligé, pour m'en acquitter, d'épouser une jeune fille pour laquelle je n'éprouve aucune attirance ? »

Quelques jours plus tard, le roi, la reine et ceux des courtisans qui les avaient suivis à Hampton Court revinrent au palais de Whitehall en descendant la Tamise à bord de longues barges décorées de satin et de velours écarlates.

En voyant Alissa se précipiter pour embrasser son père, lady Hester pinça les lèvres.

« Elle est très jolie ! Trop jolie... Il faut absolument que je trouve un moyen pour qu'elle quitte Londres. »

L'envoyer à la campagne ?

« Certes, ce serait la solution idéale ! Mais jamais son père n'accepterait... »

Le soir même, la comtesse rencontra lord Pronett à une réception donnée par le roi pour célébrer le retour de la Cour à Whitehall.

Elle s'empressa d'entraîner l'usurpateur dans l'embrasure d'une fenêtre.

— J aimerais que vous puissiez m'aider à rendre ma belle-fille heureuse, lui dit-elle.

— Je ne demande que cela, madame !

Avec une naïveté surprenante chez un homme de son âge, il demanda :

— Mais comment ?

— Il faut tout d'abord que vous sachiez que cette pauvre Alissa est poursuivie sans relâche par un homme que je trouve excessivement

déplaisant.

Frederick parut fort choqué.

— Est-ce possible ?

— C'est au point que je crains même qu'il ne trouve le moyen de lui nuire.

— Mon Dieu !

— Vous savez aussi bien que moi, cher ami, que certaines personnes sont capables de tout pour arriver à leurs fins. Oui, de tout!

Se sentant visé, lord Pronett s'éclaircit la gorge.

— Hum... Je peux l'imaginer...

— Je ne voudrais pas que cet homme enlève ma petite Alissa...

— Quelle horreur !

Lady Hester marqua une pause avant de déclarer d'un ton pénétré :

— En revanche, je pense que vous seriez un mari rêvé pour elle.

Le premier instant de stupeur passé, Frederick balbutia :

— Moi? Épouser la fille du comte de Dalwaynnie ?

— Pourquoi pas ? Vous êtes un séduisant aristocrate, un ami du roi...

— Un ami du roi, oui ! répéta lord Pronett en se rengorgeant.

— Alissa vous plaît-elle ?

— Beaucoup, je la trouve très jolie.

— Voulez-vous la voir demain matin, à l'heure où elle va promener son chien ?

— Oh, très volontiers, madame! s'exclama le prétendu lord Pronett, ravi.

Le lendemain, de bonne heure, lorsqu'elle sortit avec Jimbo, Alissa constata à sa grande surprise que sa belle-mère, qui se levait toujours

très tard, était déjà debout.

— Vous voilà, ma chère Alissa! s'exclama la comtesse.

— Bonjour, madame, dit la jeune fille en faisant une petite révérence.

— Vous connaissez lord Pronett, bien entendu ?

— Oui, madame, fit Alissa en s'efforçant de cacher sa réticence.

— Figurez-vous que lord Pronett aime beaucoup les chiens et souhaiterait acheter un épagneul aussi beau et aussi gentil que votre Jimbo.

C'était bien la première fois que lady Hester parlait de Jimbo en ces termes !

Et c'était également la première fois que Frederick entendait dire qu'il aimait les chiens, lui qui leur donnait plus volontiers des coups de pied que des caresses! Mais il se garda de détromper la comtesse de Dalwaynnie.

— Jimbo est un beau modèle d'épagneul, dit la jeune fille.

C'était justement ce que je disais à notre ami ! Alissa s'efforça de sourire.

— Si lord Pronett s'intéresse aux chiens, il ferait mieux de voir ceux de Sa Majesté qui devraient passer par ici d'un instant à l'autre.

Juste à ce moment-là, on entendit des aboiements : les chiens du roi venaient de sortir des chenils. La jeune fille adressa un petit signe de la main à Peter qui les emmenait au parc.

Frederick, qui n'avait jamais pensé à se marier avant que lady Hester ne le lui suggère, se dit que la fille du comte de Dalwaynnie était la plus séduisante personne qu'il ait jamais rencontrée de sa vie.

«Si je pouvais l'épouser, elle amènerait un peu ' de vie dans mon triste château perdu au fond des bois. Et comme son père est bien en cour, cela me permettrait de me rapprocher un peu plus encore des hautes sphères... »

Frederick avait toujours une chambre au palais de Whitehall, mais il n'avait pas encore réussi à se faire d'amis parmi les courtisans. En dépit de tous ses efforts, il lui manquait un certain vernis, une certaine élégance innée... De plus, personne ne le trouvait très sympathique - à

l'exception de la comtesse de Dalwaynnie.

Si lord Pronett était prêt à faire n'importe quoi pour servir ses ambitions, jamais cependant il n'aurait pensé qu'on allait lui proposer d'épouser une aussi ravissante jeune fille qu'Alissa.

«La fille d'un comte, qui plus est! »

Le soleil fit étinceler les cheveux de la jeune fille comme un halo doré autour de sa tête tandis qu'elle se penchait pour caresser les chiens du roi.

En voyant l'expression de lord Pronett, lady Hester se dit avec satisfaction que tout allait dans le bon sens. Depuis l'arrivée d'Alissa au palais de Whitehall, sa plus grande crainte était de la voir rencontrer le marquis de Morelanton.

Subjugué par la beauté de la jeune fille, ce dernier était capable de la demander immédiatement en mariage - ce qui lui permettrait du même coup de se libérer de la dette qu'il estimait devoir au comte de Dalwaynnie.

« Tout est question d'organisation, au fond, pensa lady Hester. Une fois que j'aurai réussi à me débarrasser d'Alissa, il ne me restera plus qu'à pousser Harriett dans les bras du marquis. »

Pendant que la jeune fille jouait avec les chiens, elle entraîna lord Pronett à l'écart.

— Je m'inquiète beaucoup au sujet de ma charmante belle-fille... lui confia-t-elle.

— Comment cela ?

— Ne vous ai-je pas parlé de l'homme qui la poursuit de ses assiduités ?

— Oui, en effet.

— Je redoute vraiment qu'il ne l'enlève...

— Cela me semble incroyable !

— On a vu des choses encore plus insensées ! J'ai beau surveiller ma chère petite Alissa, vous vous doutez bien que je ne peux pas être tout le temps derrière elle pour empêcher le pire de se produire.

Peter et ses chiens s'éloignèrent et, sans enthousiasme, Alissa se dirigea vers l'endroit où elle pensait trouver sa belle-mère et lord Pronett. Ceux-ci avaient disparu- ce dont elle ne se plaignit pas !

«Je déteste cet homme ! » pensa-t-elle.

Juste à ce moment-là, le roi et le marquis de Morelanton sortirent du palais. Tous deux avaient une raquette de paume à la main.

La stupeur d'Alissa fut telle qu'elle demeura clouée sur place.

Ce fut seulement quand le roi fut à quelques pas qu'elle songea à faire la révérence.

En voyant la jeune fille, Clive laissa échapper une exclamation.

— Alissa! Alissa de Dalwaynnie... Saisi par un remords tardif, il murmura :

— A moins que je ne me trompe ? Elle lui sourit.

— Non, c'est bien moi, Clive.

— Vous êtes donc à Londres? On m'avait dit que vous étiez restée à la campagne !

— Pas-du tout. Je suis venue avec mon père au ' moment des fêtes du couronnement...

En rosissant légèrement, elle ajouta :

— ... et j'espérais bien avoir l'occasion de vous rencontrer à Whitehall.

— Moi aussi !

Le roi haussa les sourcils.

— Cette charmante demoiselle serait la fille du comte de Dalwaynnie ?

— C'est cela, Sire, dit Clive. Permettez-moi de vous présenter lady Alissa de Dalwaynnie.

— Pourquoi donc n'ai-je pas fait sa connaissance plus tôt? Où se cachait-elle?

— Je ne comprends pas! s'exclama le marquis. Alissa, votre belle-mère m'avait dit que vous étiez toujours au manoir!

M'aurait-elle menti?

La jeune fille n'osa pas dire que c'était vraisemblablement le cas.

— Si j'avais su que vous étiez là, je vous aurais invitée à venir à Hampton Court, assura le roi.

— J'aurais bien aimé y aller, mais... Alissa s'interrompit brusquement.

— Je vous en prie, n'en veuillez pas à ma belle-mère, mon père en serait navré !

— Avec effort, elle ajouta:

— Je suis sûre qu'elle a cru faire pour le mieux.

— Le marquis de Morelanton ne cessait de regarder la jeune fille, et il y avait dans ses prunelles une expression que le roi n'y avait jamais vue...

— Si je comprends bien, Clive, nous nous trouvons devant la demoiselle qui vous a sauvé la vie ?

— C'est bien cela, Charles. Et je ne saurais vous dire à quel point je suis heureux de l'avoir enfin retrouvée !

— Lady Alissa, j'ai l'intention de vous inviter très prochainement à dîner, dit le roi.

— Il la menaça du doigt.

— Et surtout, ne vous avisez pas de disparaître à nouveau !

La jeune fille laissa échapper un frais éclat de rire.

— Cela ne risque pas d'arriver. Sire !

— En attendant de vous revoir, lady Alissa, je vous enlève Clive, dit le roi. Nous allons jouer à la paume, lui et moi...Vous venez, Clive?

Mais ce dernier semblait cloué sur place.

— Alissa! Ah, j'étais loin de penser que vous vous trouviez à Londres !

Quelle surprise !

Elle lui adressa un délicieux sourire.

— Avez-vous gardé mes boucles de cheveux ?

— Elles ne me quittent pas et je les considère comme un porte-bonheur.

Avec un visible effort, il détacha son regard de celui de la jeune fille.

— Sa Majesté m'attend pour jouer à la paume, fit-il sans enthousiasme. A bientôt, Alissa! À très bientôt...

Et il partit en courant vers les grilles qui menaient au terrain de paume.

«Je l'ai retrouvé ! » se dit Alissa, le cœur battant. Oubliant sa belle-mère et lord Pronett, elle regagna le palais et gravit quatre à quatre l'escalier qui menait à leurs appartements.

Elle y trouva Nanny en train de faire des travaux de couture.

— Nanny, je viens de voir Clive! s'écria la jeune fille. Euh... je veux dire le marquis de Morelanton !

Le visage de Nanny s'éclaira.

— Vous avez vu M. Clive, mademoiselle Alissa?

— J'espérais bien qu'il était au palais, mais j'avais beau arpenter les couloirs... jamais le hasard ne m'avait mise en sa présence - jusqu'à aujourd'hui!

Nanny planta son aiguille dans un petit coussinet fabriqué à l'aide de quelques chutes de velours.

— Je priais pour que vous le rencontriez un jour, mademoiselle Alissa.

La jeune fille ne cacha pas sa stupeur.

— Cela signifie que... que vous saviez qu'il était là?

D'un ton plein de reproche, elle interrogea:

— Pourquoi ne m'en avoir rien dit? Nanny parut gênée.

— Milady m'avait fait jurer sur la bible de ne pas vous révéler qu'il se trouvait au palais.

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Comme c'est étrange! Pourquoi a-t-elle fait cela?

— Ne le devinez-vous pas, mademoiselle Alissa ? Cette dernière réfléchit pendant quelques instants. Puis elle hocha la tête.

— Je crois comprendre! Ma belle-mère voudrait qu'il épouse Harriett?

— C'est bien cela. Elle ne cesse d'intriguer dans ce but !

— Seigneur!

— J'aurais bien voulu vous mettre au courant, croyez-moi, mademoiselle Alissa! Mais comment aurais-je pu le faire sans me parjurer?

La jeune fille se mordit la lèvre inférieure presque au sang.

— Jamais je n'aurais cru ma belle-mère capable de pareilles machinations !

— Si vous voulez mon avis, mademoiselle Alissa, vous avez intérêt à vous méfier de cette femme.

— Oh, je le sais! Mais jamais...

La jeune fille s'interrompit brusquement.

— Au moins, j'ai réussi à le trouver, murmura-t-elle après un silence.

Le soir venu, Alissa parvint à s'isoler avec son père. Elle voulait lui poser la question qui la hantait depuis qu'elle avait revu celui auquel elle pensait si souvent.

— Père, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que Clive - devenu maintenant marquis de Morelanton - se trouvait au palais de Whitehall ?

— J'aurais voulu te mettre au courant, ma chère enfant. Mais ta belle-mère disait que tu étais beaucoup trop jeune pour assister aux réceptions auxquelles nous étions invités.

Très fâchée contre lady Hester, la jeune fille décida de se venger. Aussi elle n'hésita pas une seconde de plus à révéler à son père ce qu'elle avait découvert la veille - et qu'elle s'était promis de lui cacher pour ne pas le peiner.

— Ce que vous ne savez pas, père, c'est que ma belle-mère et Harriett se rendent à d'autres réceptions sans vous.

— Vraiment? murmura le comte, mal à l'aise.

— Elles prétendent aller dîner tranquillement chez des amis, mais en réalité, elles assistent à de petites fêtes données par le roi ou des courtisans et dansent toute la soirée !

Le comte, qui se doutait de ce que sa fille venait de lui apprendre, pinça les lèvres.

«Hester exagère et je vais passer pour un imbécile parmi les courtisans... Je devrais lui faire des remontrances, mais chaque fois que nous nous querellons, cela se termine par des crises de nerfs ! »

Après un instant de réflexion, il se dit que le plus important était de ne pas envenimer davantage les choses entre lady Hester et Alissa.

Il se rendait compte que sa femme était jalouse de la jeune fille parce que cette dernière était infiniment plus jolie que Harriett.

«Mais à quoi bon discuter? Cela risquerait seulement de se retourner contre Alissa et contre moi... »

Lorsque lady Hester lui avait parlé à mots couverts de son intention d'arranger un mariage entre Harriett et le marquis de Morelanton, il n'avait fait aucun commentaire. Mais il n'en avait pas moins pensé...

« Cette pauvre Hester vise un peu trop haut pour sa fille !

s'était-il dit. Elle oublie que Harriett n'est pas titrée... Un homme aussi important que le marquis de Morelanton ne va pas épouser une simple demoiselle Gordon! A moins qu'il n'en soit follement amoureux, évidemment - ce qui ne semble pas être le cas. »

Le comte regrettait de ne pas avoir imposé la présence d'Alissa à la Cour dès leur arrivée. «Je me suis montré trop faible», admit-il.

Nanny pouvait maintenant dire tout ce qu'elle avait sur le cœur sans crainte d'être parjure... et elle ne s'en privait pas.

— Si vous voulez mon avis, mademoiselle Alissa, un homme de l'âge de M. Clive est bien assez grand pour choisir lui-même sa femme.

— Je le suppose...

— Pourquoi laisserait-il milady s'occuper de tout cela ?

— Peut-être souhaite-t-il épouser Harriett?

— Cela m'étonnerait bien! Je l'ai entendu demander plusieurs fois après vous...

— Est-ce possible ?

— Mais oui ! Et chaque fois, milady répondait : « Oh, Alissa est très heureuse à la campagne ! Elle est un peu jeune pour aller dans des réceptions. De toute manière, nous ne pouvions amener qu'une seule de nos filles, et comme Harriett était la plus âgée...

»

Nanny frappa la table du plat de sa main.

— Si M. Clive croit des bêtises pareilles, il faut qu'il soit bien bête ! Il devrait être fou de rage à la pensée qu'on s'est moqué de lui !

— J'espère que non, car mon père en serait désolé !

Avec un sourire, Alissa ajouta:

— Mais j'espère revoir le marquis bientôt. Il prétend avoir gardé les mèches de mes cheveux... Je me demande si c'est bien vrai !

— S'il vous l'a dit, mademoiselle Alissa, c'est que c'est la vérité. Je connais bien M. Clive : il est resté au manoir assez longtemps. Cet homme est incapable de mentir, j'en mettrais ma main au feu !

— J'espère que mes boucles lui ont porté bonheur...

murmura la jeune fille avec un sourire attendri.

— Certainement, mademoiselle Alissa. Il a pu retourner en Ecosse sain et sauf...

— Grâce au ciel !

— J'ai appris qu'il était devenu marquis de Morelanton après la mort de son père, dit Nanny. Il possède un superbe château juste de l'autre côté de la frontière écossaise, ainsi qu'une très belle maison à Londres, qu'il n'a pas encore eu l'occasion d'ouvrir pour la bonne raison qu'il vit au palais de Whitehall.

Nanny hocha la tête.

— Tout comme vous, je serais bien heureuse de le revoir, mademoiselle Alissa.

— D'autant plus que c'est vous qui en réalité lui avez sauvé la vie, Nanny.

— Ma foi...

— Je l'ai trouvé changé...

— Forcément ! De longues années se sont écoulées depuis le jour où il est arrivé au manoir ! A l'époque, M. Clive n'était qu'un très jeune homme.

— Il est devenu un homme. D'un ton rêveur, Alissa ajouta :

— Un fort bel homme !

Nanny esquissa un petit sourire entendu.

— Mon père n'est pas très content des manigances de ma belle-mère, reprit la jeune fille après un silence. Mais je ne pense pas qu'il lui fera des remontrances.

— Pour avoir la paix dans son ménage, un homme doit savoir parfois fermer les yeux.

— Au fond, il aime bien ma belle-mère. Certes, il n'est pas aussi proche d'elle : qu'il l'était de ma mère...

— Ce qui est bien naturel, mademoiselle Alissa. Vos parents s'aimaient vraiment. Et l'on ne trouve un amour de ce genre qu'une fois dans sa vie !

Le regard de la jeune fille s'évada.

— J'aimerais pouvoir aimer mon futur mari autant que ma mère aimait mon père...

Son joli visage s'assombrit.

— Je ne voudrais pas qu'il s'intéresse à une autre femme.

Cela me rendrait très malheureuse !

Elle se mettait sans peine à la place de la pauvre reine Catherine.

«Cela doit être terrible pour elle de savoir que le roi ne lui tient compagnie que par devoir et qu'il ne songe qu'à aller retrouver la comtesse de Castlemaine ! »

— Je devine à quoi vous pensez, mademoiselle Alissa, dit Nanny. Si j'étais la reine, savez-vous ce que je ferais? Eh bien, je retournerais dans mon pays! Et je dirais à mon mari qu'il peut avoir autant de maîtresses qu'il le désire, mais pas sous le même toit que moi !

— Le roi est très amoureux de la comtesse de Castlemaine...

— Bah!

— Il faut dire qu'elle est bien jolie !

— Elle est peut-être jolie, mais elle se conduit très mal.

Sachant que Nanny avait des principes bien arrêtés - qui à vrai dire étaient aussi les siens -, Alissa jugea inutile de discuter.

Car tous ceux qui vivaient à la Cour - les laquais comme les courtisans - étaient bien obligés d'accepter la situation et de traiter la comtesse de Castlemaine avec tout le respect que l'on devait à une royale concubine...

La jeune fille oublia bien vite la maîtresse du roi pour ne penser qu'à sa joie d'avoir enfin retrouvé Clive.

«C'est mon ami... et nous allons avoir tant de choses à nous raconter ! »

Elle espérait qu'il viendrait la voir après avoir ' joué à la paume.

«J'aurais bien aimé assister à la partie. Mais, certains courtisans ont des langues de vipère ! Ils s'empresseraient de raconter partout que je cours après lui ! »

Juste au moment où la jeune fille sortait de la pièce où Nanny avait

l'habitude de se tenir, elle entendit l'un des valets dire :

— Par ici, milord.

En se penchant au-dessus de la balustrade, Alissa vit lord Pronett faire son entrée au salon. Il avait ôté son chapeau et ses cheveux paraissaient très sombres - et très gras.

La jeune fille eut un petit frisson horrifié.

« Oh, comme je déteste cet homme ! »

5

Alissa était folle de joie: elle avait revu le marquis le soir même, au cours d'un concert donné au palais !

Nanny aussi était très contente: celui qu'elle continuait à appeler «M. Clive» était venu lui rendre visite dans l'après-midi.

— Figurez-vous, mademoiselle Alissa, que je me trouvais seule dans l'appartement quand un valet est venu m'annoncer une visite !

— Tiens, tiens...

— Je n'en ai pas cru mes oreilles... « Quoi ? Une visite pour moi? »
« Mais oui, M. le marquis de Morelanton lui-même ! »

Nanny joignit les mains.

— Mademoiselle Alissa, je peux vous dire que de tous les messieurs de la Cour, M. Clive est le plus aimable et le plus séduisant !

La jeune fille était un peu déçue de ne pas avoir été présente au moment où Clive était venu voir Nanny.

« Mais c'est peut-être mieux ainsi ! pensa-t-elle. Nanny a pu voir seule celui dont, grâce à sa présence d'esprit, elle a pu sauver la vie ! »

Alissa, qui s'était rendue au concert avec son père, se trouva à sa grande déception placée assez loin de Clive, qui était assis à côté du roi.

Mais à la fin du concert, le marquis ne manqua pas de venir saluer le comte de Dalwaynnie. Quand il se tourna vers Alissa, celle-ci eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre. Elle aurait été incapable de faire un mouvement ou d'émettre un son pendant que son père et Clive échangeaient quelques amabilités.

Lorsqu'elle retrouva sa voix, elle déclara :

— Clive, j'ai une faveur à vous demander... si du moins vous estimez cela possible.

— Dites toujours !

— Je voudrais vous voir jouer à la paume avec Sa Majesté.

Le marquis de Morelanton, qui était loin de s'attendre à une pareille requête, éclata de rire.

— Rien de plus facile !

— Vraiment?

— Je dirai au gardien qui reste tout le temps à la grille pour empêcher

les curieux d'importuner le roi de vous laisser entrer quand vous le voudrez.

— C'est trop gentil!

— Ne vous réjouissez pas trop vite ! Sachez que Sa Majesté et moi jouons à six heures du matin!

— J'y serai! Cela ne me dérange pas du tout de me lever de bonne heure. Merci ! Merci infiniment... J'ai toujours rêvé de voir une partie de paume.

— Ce sera une partie acharnée, je vous préviens ! Car je vais essayer de battre mon adversaire.

Clive ne tarda pas à leur souhaiter une bonne nuit et alla rejoindre le roi.

Tout en se dirigeant vers son salon privé, Sa Majesté déclara avec une pointe de cynisme :

— Il me faut maintenant décider dans quelle chambre je vais dormir cette nuit...

Clive n'eut pas besoin d'autres explications pour comprendre que son royal ami se demandait qui il allait retrouver ce soir-là : Barbara de Castlemaine - qui venait de lui donner un fils - ou bien la reine Catherine ?

Le roi ouvrit les mains dans un geste impuissant. .

— De toute manière, quel que soit mon choix, je sais que j'aurai droit à des récriminations de la part de celle que j'aurai négligée !

Le marquis ne put s'empêcher de rire.

— Je suis bien désolé pour vous, Sire ! lança-t-il d'un ton moqueur.

Le roi fit mine de se fâcher.

— Quoi ? Vous riez ?

— Cela vaut mieux que de pleurer...

— Certes!

Clive s'inclina moqueusement devant son ami.

— Quoi qu'il en soit, mon cher Charles, vous êtes le seul capable de trouver une solution pour sortir de ce dilemme.

— Honnêtement, je ne vois pas comment !

Un peu plus tard, tout en regagnant ses propres appartements, Clive se dit qu'il n'enviait guère le roi.

« En voyant tout ce qui se passe autour de moi, j'ai de moins en moins envie de prendre femme! »

Les siens le suppliaient de se marier - dans le seul but d'avoir un héritier, car s'il mourait sans avoir de descendance mâle, le marquisat irait à un obscur cousin qu'il connaissait à peine.

— Il faut que tu sois raisonnable, Clive ! Lui avait dit sa grand-mère. Le titre et le château - berceau de notre famille - ne peuvent pas tomber entre les mains de n'importe qui ! Il te faut au moins un fils...

— Bah, j'ai bien le temps ! répondait-il invariablement.

— Les années passent.

Il éclatait de rire.

— Je ne suis pas si âgé !

— Non, certes...

— De toute manière, je suis bien décidé à ne me marier que le jour où je serai amoureux.

La marquise douairière, qui s'attendait à tout sauf à une telle profession de foi, avait ouvert de grands yeux.

— Quoi ?

— Eh oui, ma chère grand-mère !

— Mais il faut que tu épouses une personne de ton rang !

— Je le sais.

— Et de préférence richement dotée... car tu ne disposes

malheureusement pas d'une grosse fortune.

— Vous parlez exactement comme le fait Sa Majesté, ma chère grand-mère.

— Je suis bien heureuse que le roi essaie de te faire entendre raison.

— Il me répète presque tous les jours que je ferais bien de chercher une riche héritière. Et je commence à en avoir assez d'entendre toujours la même ritournelle !

— Clive!

Le marquis avait embrassé son aïeule, qu'il aimait tendrement.

— N'ayez crainte, ma chère grand-mère, je me marierai bien un jour... mais le plus tard possible. J'attendrai pour cela d'avoir au moins soixante ans, des cheveux gris et des rhumatismes.

— J'espère bien que tu ne vas pas devenir un barbon grognon et tout perclus de douleurs !

Clive avait éclaté de rire.

— En attendant ce jour funeste, je profite de la vie autant que je le peux. La Cour ne manque pas de jolies femmes peu farouches avec lesquelles on peut s'amuser...

— Tu es incorrigible !

En se mettant au lit, le marquis se dit qu'il détesterait avoir des comptes à rendre à une épouse.

«Je ne pourrais pas supporter que la future marquise me fasse des scènes de jalousie ! »

Alissa avait suivi des yeux le marquis pendant qu'il s'éloignait avec le roi.

— Comme j'ai de la chance ! S'exclama-t-elle.

— Pourquoi donc ? demanda son père, qui était parfois un peu distrait.

— Je vais enfin voir une partie de paume !

— Mais sais-tu que si Sa Majesté joue d'aussi bonne heure, c'est parce qu'elle déteste avoir des spectateurs? objecta son père.

— Je suis au courant de cela. N'ayez crainte, père, je ne dérangerai pas Sa Majesté. Je me cacherais dans un petit coin pour qu'elle ne me voie pas.

— Le roi est un excellent joueur, mais il paraît que Clive le surpasse.

Le lendemain matin, Alissa était prête bien avant six heures.

Mais elle ne descendit pas immédiatement. Elle se mit à sa fenêtre et attendit de voir passer le roi et Clive, en route pour le terrain de paume.

«Je vais les laisser commencer la partie avant d'aller là-bas.

Comme cela, ils seront tellement absorbés par leur jeu qu'ils ne remarqueront pas ma présence. »

Lorsqu'elle se présenta devant la grille, le gardien lui sourit.

— Milord m'a dit qu'il y aurait probablement une spectatrice ce matin, milady.

— Je vais me faire toute petite pour ne pas déranger Sa Majesté.

Il y avait de nombreux sièges autour du terrain en terre battue délimité par des haies, mais la jeune fille était trop discrète pour aller s'installer au premier rang. Elle s'assit le plus loin possible - tout en s'arrangeant pour avoir une vue d'ensemble sur tout le terrain.

Les deux adversaires étaient des joueurs d'excellent niveau.

«Mon père avait raison: il me semble que Clive joue mieux que le roi», se dit Alissa.

Malgré tout, ce fut Sa Majesté qui remporta la partie - de très peu.

«Je me demande si Clive n'a pas laissé gagner exprès son adversaire... »

Les deux hommes étaient sur le point de quitter le terrain quand ils s'aperçurent qu'ils avaient eu une spectatrice.

Lorsqu'ils se tournèrent vers Alissa, celle-ci se sentit obligée d'aller les

rejoindre. Elle fit une profonde révérence devant le roi.

— Avez-vous apprécié cette partie ? demanda le marquis à la jeune fille.

— Beaucoup. Je suis ravie d'avoir pu enfin voir cela. C'était passionnant ! Sa Majesté et vous-même êtes d'excellents joueurs.

Les deux hommes se mirent à rire.

— Merci pour le compliment, dit le roi. Nous sommes heureux d'avoir eu une admiratrice...

Il eut un froncement de sourcils.

— Mais je vous demanderai d'éviter de raconter autour de vous que vous avez assisté à l'une de nos parties matinales.

Alissa refit la révérence.

— Je saurai rester discrète, Majesté.

— Je vous en remercie à l'avance. Sinon nous ne pourrions plus jouer tranquillement, car les curieux arriveront en masse pour nous regarder... et probablement aussi pour nous donner des conseils.

— Qui pourrait se permettre de donner des conseils à d'aussi bons joueurs?

— En général ceux qui ne savent rien de la paume, rétorqua le roi dans un éclat de rire.

— Je vous promets, Majesté, que personne ne saura que j'ai eu le privilège d'entrer sur le terrain.

— Dans ce cas, vous pourrez y revenir quand vous le voudrez.

— Merci infiniment, Majesté.

Un peu plus tard, au moment où Alissa regagnait sa chambre, sa belle-mère apparut.

— Que faisiez-vous dehors d'aussi bonne heure ? demanda-telle d'un ton soupçonneux.

— Il faisait si beau que j'ai eu envie de me promener, prétendit la jeune fille.

Comme la comtesse semblait peu convaincue, elle ajouta avec un sourire forcé :

— Vous oubliez, madame, que je viens de la campagne et que j'ai l'habitude de me lever tôt!

— C'est vrai que vous êtes une petite provinciale, fit lady Hester.

Elle toisa la jeune fille avec dédain.

— Je pense que vous feriez bien de retourner dans vos champs ! Vous seriez certainement plus heureuse au manoir qu'à Londres, où vous perdez votre temps.

— Je partirai quand mon père partira.

En guise de réponse, lady Hester se contenta de grommeler quelques mots indistincts.

— Est-ce tout, madame ? demanda Alissa.

— Petite impertinente !

La jeune fille jugea préférable de demeurer silencieuse.

— Et qu'allez-vous faire maintenant, s'il vous plaît, mademoiselle? lança la comtesse sans la moindre aménité.

— Je vais promener Jimbo au parc.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas sorti plus tôt? La jeune fille rougit en se demandant comment répondre à une semblable question. Elle ne pouvait pas avouer à sa belle-mère qu'un chien n'avait pas tout à fait sa place sur un terrain de paume ! La comtesse la fixa d'un air dur.

— J'ai l'impression que vous faites beaucoup de cachotteries, mademoiselle !

Qu'y avait-il à répondre à cela? De nouveau, Alissa jugea plus sage de se taire.

Sa belle-mère lui tourna le dos et s'éloigna en claquant les talons d'un

air rageur.

«Je ne sais pas pourquoi elle m'en veut autant, pensa la jeune fille. J'essaie de me faire remarquer le moins possible... et malgré tout, elle trouve le moyen d'être désagréable avec moi. »

En soupirant, elle alla chercher Jimbo et descendit au parc avec lui. Après l'avoir fait courir sous les grands arbres, elle s'assit sur un banc près d'un bassin où évoluaient quelques canards.

Soudain, quelqu'un qu'elle n'avait pas vu approcher s'assit à côté d'elle. En reconnaissant lord Pronett, son sentiment de répulsion fut si vif que, si elle s'était écoutée, elle se serait enfuie.

.

— Milady vient de me dire que je vous trouverais ici, lady Alissa, dit lord Pronett.

— Eh bien, elle avait raison ! lança la jeune fille d'un ton sec.

— Je souhaiterais m'entretenir avec vous, lady Alissa.

«Je ne peux pas lui répondre sans paraître très impolie que je n'ai aucune envie de lui parler ! Ni même de le voir... » Pensa la jeune fille.

— Je voudrais vous demander conseil, lady Alissa.

Cette dernière ne put s'empêcher de hausser les épaules.

— Je n'ai jamais prétendu être de bon conseil!

— Je suis sûr que vous saurez m'aider.

— Sincèrement, monsieur, cela m'étonnerait!

— Laissez-moi vous dire ce qui m'amène. J'aimerais savoir quels seraient, à votre avis, les tableaux que Sa Majesté aimerait posséder pour enrichir sa collection de peintures.

Alissa lui adressa un coup d'œil stupéfait. Elle était bien loin de s'attendre à cela...

«Cet individu déplaisant s'intéresserait donc à l'art? J'avoue que cela me surprend... »

— Lorsque je suis venu à Londres, reprit Frederick, j'ai offert à Sa Majesté deux très beaux tableaux.

— Vraiment?

Lord Pronett se rengorgea.

— Oui. Je lui ai fait don d'un Van Dyck et d'un Holbein qui appartenaient à ma famille depuis des armées.

— Voilà une fort délicate attention, fit Alissa avec effort.

— Je savais combien Sa Majesté avait été désolée d'apprendre que les chefs-d'œuvre de la magnifique collection de Sa Majesté Charles Ier avaient été vendus à l'encan par les hommes de Cromwell. Je comprends que Sa Majesté désire constituer une nouvelle collection.

— Quoi de plus naturel ?

— Je possède de nombreux tableaux qui seraient beaucoup mieux au palais que dans le fin fond du Norfolk.

— Vous êtes donc originaire de ce comté ?

— C'est là-bas que j'ai mon château, répondit le prétendu lord Pronett avec emphase. Mais je ne serais pas mécontent d'avoir également une maison à Londres. Peut-être pourriez-vous m'aider à la choisir ?

La jeune fille éclata de rire.

— Vous me faites trop d'honneur ! Sachez, monsieur, que je serais bien incapable de vous conseiller, pour la bonne raison que j'ai vécu toute ma vie jusqu'à présent à la campagne et que je connais à peine Londres.

— Comment est-ce possible ?

— Je suis arrivée ici à l'occasion des festivités du couronnement, et je n'ai même pas encore eu le temps de voir la ville !

— Je serais très heureux de vous la montrer. Alissa secoua la tête.

— Je vous remercie, mais mon père a déjà promis de me la faire visiter.

— J'ai une grande admiration pour le comte de Dalwaynnie, mais encore plus pour sa ravissante fille.

Ce compliment mit Alissa mal à l'aise. Et pourtant, c'était loin d'être le premier qu'elle recevait depuis son arrivée à Londres ! D'ordinaire, elle les prenait en souriant.

Mais, sans qu'elle sache précisément pourquoi, celui de lord Pronett lui avait profondément déplu.

« En fait, c'est l'homme lui-même qui me déplaît. Il y a quelque chose de malsain chez lui... Quoi? Je serais bien incapable de le dire. »

Ses intuitions la trompaient rarement. Et comme elle n'avait aucune envie de rester trop longtemps en compagnie de lord Pronett, elle se leva.

— Il faut que je rentre au palais.

— Restez donc un peu plus avec moi! Il y a longtemps que je voulais être seul avec vous...

« Pas moi ! »

— Par moments, j'ai l'impression que vous m'évitez, poursuivit lord Pronett.

« Il ne saurait pas mieux dire ! »

— Vous êtes si belle, lady Alissa! Dès la première fois que je vous ai vue, j'ai été séduit!

Il parlait avec beaucoup d'émotion, mais la jeune fille devinait que tout cela était faux.

« Ce n'est pas spontané. Il a dû répéter plusieurs fois ce petit discours devant la glace avant de venir me le débiter d'un air énamouré, pensait-elle sans charité. À moins que ma belle-mère ne lui ait fait répéter sa leçon? C'est qu'elle en serait bien capable... »

Elle se mit brusquement debout.

— Excusez-moi, mais je dois rentrer. Et Jimbo a besoin de courir un peu...

Elle partit comme une flèche. Stupéfait, le soi-disant lord Pronett la

suit des yeux, puis il éclata de rire.

«Ma parole, on dirait qu'elle a peur de moi! Comment est-il possible qu'une aussi ravissante personne soit effrayée par un Frederick Brown?»

Il se souvint que la comtesse lui avait dit que sa belle-fille était très jeune et très candide.

Lorsqu'il avait pris la route de Londres, avec la fortune du défunt lord Pronett à sa disposition, Frederick avait mille projets, mais le mariage ne faisait pas partie de ceux-ci - du moins jusqu'à ce que lady Hester lui fasse miroiter la possibilité d'épouser Alissa.

À sa grande stupeur, il avait réussi à se faire accepter à la Cour avec infiniment plus de facilité qu'il ne l'imaginait. Son nom d'emprunt lui avait ouvert les portes du palais, et les deux superbes tableaux qu'il avait offerts à Sa Majesté avaient fait le reste.

Dans les premiers temps de son arrivée à Whitehall, Frederick avait eu bien du mal à ne pas laisser échapper à chaque instant des exclamations de stupeur. Tout ce qu'il voyait était tellement nouveau pour lui...

Peu à peu, il s'était adapté à la vie à la Cour, où il parvenait toujours à briller en étalant ses connaissances. Le roi et les courtisans le traitaient avec beaucoup d'affabilité et le considéraient comme un amateur d'art éclairé.

Frederick se souvenait de presque tout ce qu'il avait lu dans la bibliothèque du château de lord Pronett - ce qui lui était maintenant fort utile.

Son père, instituteur, avait toujours insisté sur l'importance de la mémoire. Frederick avait dû faire travailler la sienne à grand renfort de coups de règle sur les doigts. Très jeune, il était capable de retenir des pages par cœur après les avoir lues seulement une ou deux fois. Cette faculté lui servit beaucoup !

Tout comme le fait que son père l'avait obligé à parler un anglais parfait. Au contraire des petits paysans qu'il côtoyait autrefois dans son village natal, il n'avait pas le moindre accent régional.

Un jour que la conversation roulait sur les œuvres d'art, lord Pronett mentionna d'un air modeste les autres tableaux qu'il possédait. Les courtisans qui l'écoutaient parurent très surpris.

— Comment se fait-il que personne n'ait pu admirer une pareille collection ? demanda un duc.

— Le château familial du Norfolk est très isolé et mes parents n'avaient pas souvent l'occasion de recevoir des visiteurs.

En se rengorgeant, le faux lord Pronett ajouta:

— Nous avons toujours aimé l'art dans ma famille.

Il eut soudain envie d'éclater de rire en évaluant le chemin parcouru.

« Quand je pense que, pendant des années, jamais je n'ai prêté la moindre attention aux toiles qui ornaient les murs du château ! »

Il n'avait commencé à s'y intéresser qu'après avoir lu dans le Weekly News qu'une œuvre de Holbein avait été vendue pour une véritable fortune.

« Si je ne me trompe pas, il y a deux œuvres de ce peintre dans le petit salon bleu... »

— Sa Majesté est enchantée des deux superbes tableaux que vous lui avez offerts ! reprit le duc. C'est bien grâce à vous, lord Pronett, que la collection royale a pu s'enrichir d'un Van Dyck et d'un Holbein !

— J'en suis heureux.

— Je me souviens parfaitement des magnifiques Rubens que possédait Charles Ier, dit un courtisan. Quel dommage que tout cela ait été vendu !

Lord Pronett saisit aussitôt la perche tendue.

— Mais j'ai des Rubens au château! Et aussi des Bruegel et des Titien... Il faudra que j'en parle à Sa Majesté!

Après un instant de réflexion, il ajouta:

— Je pense que Sa Majesté sera peut-être également intéressée par mes Vélasquez.

— Des Rubens, des Bruegel, des Titien, des Vélasquez... Vous devez avoir une collection fabuleuse, lord Pronett !

— Fabuleuse est un bien grand mot... Disons tout simplement que j'ai eu la chance de ne pas voir mon château pillé par les hommes de

Cromwell. J'ai pu ainsi garder quelques beaux tableaux qui m'ont été légués par mes aïeux, des collectionneurs avertis.

Les informations qu'il transmettait ainsi d'un air détaché à ses auditeurs lui valaient leur respect.

Frederick s'imaginait très bien vivant définitivement à Londres, dans une superbe maison située non loin du palais de Whitehall.

«Je me sens beaucoup plus dans mon élément en ville, au milieu de tous ces aristocrates distingués. Quand j'aurai une maison, je donnerai de grandes réceptions et le Tout-Londres se disputera mes invitations. Évidemment, il me faudra une épouse pour m'aider à recevoir... Alissa sera parfaite pour cela ! Et l'été, je l'emmènerai avec nos enfants dans mon château du Norfolk...»

En se mettant au lit, Frederick laissa échapper un bref ricanement.

«Nos enfants, oui ! Il faut bien que lord Pronett ait un héritier

! »

Il avait tout prévu, tout organisé... Et jusqu'à présent, ses plans s'étaient réalisés si aisément qu'il ne voyait pas pourquoi il n'en serait pas toujours ainsi.

De son côté, la comtesse de Dalwaynnie faisait des projets qui rejoignaient ceux de lord Pronett.

«Dès. Qu'Alissa sera mariée, Harriett pourra devenir marquise...»

Elle esquissa un sourire.

«Cette petite dinde d'Alissa ne peut pas se plaindre ! Je lui ai choisi un mari très riche... »

On racontait au palais que lord Pronett possédait d'immenses domaines dans le Norfolk.

Le marquis de Morelanton n'avait pas beaucoup de fortune, mais lady Hester ne se faisait guère de souci pour ce détail.

« C'est le meilleur ami du roi ! Sa Majesté lui confiera des charges très rémunératrices et je parie que, dans quelques années, il sera encore plus riche que lord Pronett ! »

Tout en se frottant les mains d'un air satisfait, la comtesse se dit que sa chère Harriett allait faire un bien plus beau mariage que cette Alissa qu'elle n'avait jamais aimée.

« Marquise de Morelanton... Ah, Harriett aura un titre dont elle pourra être fière ! Une fois mariée, elle sera apparentée à toutes les plus grandes familles d'Angleterre. De plus, j'ai appris que la mère du marquis avait été dame d'honneur de la reine. Il n'y a aucune raison pour que mon Harriett ne le soit pas aussi ! »

Son visage se tordit dans une grimace haineuse.

« Quant à Alissa, qu'elle aille vivre dans le Norfolk et qu'on n'entende plus jamais parler d'elle ! »

Lady Hester était jalouse de sa belle-fille, tout comme elle était jalouse de la première femme du comte de Dalwaynnie.

Quand elle entendait les domestiques du manoir parler avec affection et respect de la défunte, elle avait envie de trépigner de rage.

Nanny évoquait souvent la mère d'Alissa.

— Tout le monde l'aimait... répétait-elle avec émotion. Et elle était si belle ! Alissa est son portrait vivant.

La comtesse se disait alors que, lorsque son mari voyait Alissa, il devait penser à la femme qu'il avait tant aimée.

« Et cette Nanny qui parle tout le temps d'elle ! Je ne peux pas supporter cela... »

Elle se promit de renvoyer Nanny dès qu'Alissa serait mariée.

« De toute manière, cette femme est beaucoup trop âgée pour travailler. Elle ne fait pas grand-chose, à part un peu de repassage et de couture... Quelle idée de l'avoir amenée à Londres ! C'est comme ce chien, Jimbo... Je ne peux pas le souffrir non plus. Bah, Alissa l'emmènera dans le Norfolk, où lord Pronett lui donnera des coups de pied. J'ai remarqué qu'il détestait les animaux... »

Jamais lady Hester n'avait entendu parler de la famille Pronett avant de faire la connaissance de celui qu'elle destinait à Alissa.

« Il faut dire que je ne viens pas de la même région... Et je ne crois pas qu'un seul Pronett ne se soit jamais illustré dans la vie politique ou

militaire ! »

Elle haussa les épaules.

«Bah, quelle importance? Lord Pronett est un ambitieux, cela je l'ai deviné dès le premier coup d'œil. Il a su faire son chemin à la Cour... Le fait d'épouser la fille du comte de Dalwaynnie l'aidera à atteindre les sommets. Il serait bien sot de ne pas profiter d'une semblable occasion. »

6

Alissa s'éveilla un peu plus tard que d'habitude ce matin-là parce qu'elle avait passé une bonne partie de la nuit au bal. Pour la première fois depuis son arrivée à Whitehall, elle avait reçu une invitation à une grande réception donnée par le roi !

À plusieurs reprises, le marquis l'avait invitée à danser... et tandis qu'il la tenait par la main et qu'ils virevoltaient au rythme de la musique sur les parquets cirés du palais, elle avait eu l'impression de vivre un rêve.

Tout le monde les regardait tant leurs pas s'accordaient bien.

La jeune fille dansait avec autant de légèreté qu'un elfe et ses pieds semblaient à peine toucher le sol.

Alissa avait eu enfin l'occasion de porter sa jolie robe en satin bleu roi ornée de dentelle et de perles. Avec ses cheveux d'or et ses grands yeux étincelants, elle était plus jolie que jamais.

— Je suis fier de toi, ma chère enfant, lui avait dit son père.

Tu es bien belle !

Elle avait esquissé une petite révérence.

— Merci, père !

Lady Hester, qui avait entendu son mari complimenter la jeune fille, était sortie en pinçant les lèvres.

« Tout cela ne me plaît guère ! avait-elle pensé. Il va falloir précipiter les choses ! »

Le comte de Dalwaynnie, qui, connaissant la jalousie de sa femme, évitait toujours de parler de la défunte devant elle, avait attendu que la porte se soit refermée pour ajouter avec émotion :

— Si tu savais combien tu ressembles à ta mère !

— C'est ce que me dit tout le temps Nanny, père.

— J'espère que tu vas bien t'amuser ce soir.

— Je l'espère aussi !

La jeune fille, qui se rendait compte que sa belle-mère avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour l'exclure des fêtes que l'on donnait au palais, était bien décidée à rattraper le temps perdu !

Le roi était un hôte charmant. Il tenait à ce que chacun passe une bonne soirée et allait de l'un à l'autre dans la salle de bal illuminée par des bougies et de grands flambeaux, échangeant des plaisanteries avec les hommes et couvrant les femmes de compliments.

La fête avait duré si longtemps qu'Alissa ne s'était pas mise au lit avant deux heures du matin - ce qui ne lui était encore jamais arrivé de sa vie !

Dès que sa tête avait touché l'oreiller, elle s'était endormie...

pour rêver de Clive.

En se réveillant, sa première pensée avait été pour lui.

Aussitôt, elle avait sauté du lit.

« Mon Dieu, mais il est plus de six heures ! »

Elle avait entendu le roi dire qu'il avait bien l'intention de se trouver sur le terrain de paume à l'heure habituelle, même s'il se couchait très tard.

Le marquis avait déclaré avec bonne humeur :

— Dans ce cas, j'y serai moi aussi !

Lorsque le roi s'était aperçu que la jeune fille les écoutait, il avait éclaté de rire.

— N'hésitez pas à venir si cela vous amuse, lady Alissa. Vous êtes une spectatrice bien tranquille et vous ne nous dérangez en rien. Mais surtout, ainsi que je vous l'ai déjà demandé, ne racontez à personne au palais que vous avez l'autorisation de nous voir jouer !

— Jusqu'à présent, je me suis bien gardée d'en parler, Majesté !

— Continuez à faire preuve de la même discrétion, lady Alissa.

La jeune fille lui avait fait une petite révérence.

— Vous pouvez compter sur moi, sire.

Le roi lui avait alors tapoté gentiment l'épaule.

— Vous êtes bien jolie ce soir. Je comprends que tous les messieurs veuillent danser avec vous.

En riant, il avait enchaîné :

— Quant aux dames, vous les éclipsez toutes ! Elles en sont vertes de jalousie !

Barbara de Castlemaine elle-même enviait la beauté d'Alissa, alors qu'elle savait n'avoir rien à redouter de cette dernière. Le roi était beaucoup trop amoureux d'elle pour regarder une autre femme !

Après s'être préparée, Alissa siffla Jimbo qui dormait sous son lit. En courant, tous deux descendirent l'escalier qui menait aux jardins.

La jeune fille attacha son chien.

— Je sais que tu n'aimes pas être en laisse, mon pauvre Jimbo. Mais si tu veux avoir le privilège de voir Sa Majesté jouer à la paume, je ne peux pas te laisser en liberté...

Tout en se hâtant vers le terrain, elle laissa échapper un frais éclat de rire.

— Tu serais tout à fait capable d'aller sur le terrain et d'attraper la balle !

— Lady Alissa ?

Cette dernière faillit laisser échapper une exclamation agacée en voyant lord Pronett surgir des buissons et se planter devant elle.

« Ce déplaisant individu ne me quitte pas d'une semelle! Je commence à en avoir assez! Comment, sans trop manquer de courtoisie, lui faire comprendre que je n'apprécie pas du tout sa compagnie ? »

Un homme à l'allure assez rustre, vêtu comme un marin, surgit à son tour des buissons.

— Bonjour, lady Alissa, dit lord Pronett en ôtant son chapeau.

— Bonjour, monsieur, fit la jeune fille avec froideur.

— Je vous attends depuis déjà un certain temps. Je me demandais ce qui vous était arrivé... Lady Hester m'avait dit que vous étiez toujours très matinale.

— Je ne me suis pas levée d'aussi bonne heure que d'habitude car je m'étais couchée très tard.

La bouche de lord Pronett se tordit dans un déplaisant sourire.

— Vous êtes allée chez le roi. J'étais moi aussi invité à cette soirée mais je n'ai malheureusement pas pu y assister car j'avais beaucoup de choses à organiser...

Son vilain sourire s'agrandit tandis qu'il ajoutait:

— Mais j'espère que nous pourrons bientôt danser ensemble.

Alissa le toisa en s'efforçant de cacher son dégoût.

« S'il croit que j'accepterai son invitation ! »

— Où allez-vous donc de ce pas, lady Alissa? reprit lord Pronett d'un ton badin.

La jeune fille ne pouvait pas lui dire qu'elle allait voir le roi jouer à la paume ! N'avait-elle pas promis à Sa Majesté qu'elle ne parlerait de cela à personne ?

— Je... euh, je promène mon chien.

— C'est ce que je vois.

— A plus tard, monsieur.

Lord Pronett se plaça devant la jeune fille pour l'empêcher d'aller plus loin.

— J'aimerais que vous veniez avec moi visiter un bateau qui est amarré sur les berges de la Tamise. C'est tout près d'ici.

— Je vous remercie mais, pour le moment, je dois promener Jimbo. Une autre fois, peut-être?

Lord Pronett eut soudain un rire sarcastique.

— Tant pis pour Jimbo !

La jeune fille lui adressa un regard plein de stupeur.

— Mais mon chien a l'habitude de se promener tous les matins et...

— Tant pis pour Jimbo ! répéta lord Pronett d'un ton sec.

J'insiste pour que vous veniez voir mon bateau. Il se trouve à deux pas !

La jeune fille s'apprêtait à refuser de nouveau quand le marin s'avança. Une fraction de seconde plus tard, elle se trouva encadrée par les deux hommes.

Lorsque lord Pronett la prit par le bras, Alissa eut l'intuition qu'un danger la menaçait.

— Je... j'irai voir votre bateau plus tard, balbutia-t-elle. Pour le moment, je... j'ai promis à Jimbo de lui donner sa... sa promenade habituelle.

Le ricanement de lord Pronett retentit de nouveau.

Vous allez venir immédiatement. Ce que j'ai à vous montrer ne peut attendre.

Il y avait une note menaçante dans sa voix et la jeune fille se sentit soudain submergée par la peur.

«Que faire?» se demanda-t-elle en regardant autour d'elle avec angoisse.

Hélas, il n'y avait personne dans le parc à une heure aussi matinale. Et le terrain de paume se trouvait loin! Même si elle criait, le marquis ne l'entendrait pas...

Alissa s'efforça de se dominer.

« Ne m'affolerais-je pas sans raison ? Quel danger pourrais-je courir en compagnie de lord Pronett ? »

Ce dernier s'impatiait.

— Allons, venez, lady Alissa ! Ne me faites pas perdre mon temps !

« Ce n'est pas normal qu'il me parle sur ce ton, se dit la jeune fille. Où veut-il en venir? »

De nouveau, elle regarda autour d'elle comme un animal traqué. Mais il n'y avait toujours personne en vue...

— Venez! répéta lord Pronett en tentant de l'entraîner vers la Tamise.

Elle résista.

— Laissez-moi! s'écria-t-elle.

Et, plus faiblement :

— II... il faut que je promène Jimbo...

Lord Pronett laissa échapper un rire sardonique tandis que le marin faisait un pas vers la jeune fille d'un air menaçant.

Mais elle en fait, des histoires !

A ce moment-là, de joyeux aboiements retentirent: les chiens du roi sortaient du palais avec Peter.

La jeune fille eut une idée.

— Si je vais avec vous, dit-elle à lord Pronett, il faut que je laisse Jimbo avec les autres chiens. Vous ne voulez sûrement pas d'animaux à bord de votre bateau !

Elle se dégagea brusquement et courut vers Peter.

— Lady Alissa ! fit ce dernier avec jovialité. Elle lui tendit la laisse de Jimbo.

— Gardez mon chien, s'il vous plaît... murmura-t-elle d'une voix hachée. Prenez-en bien soin! Je ne voudrais pas qu'il reçoive un mauvais coup.

— Un mauvais coup ? Comment cela ?

— Lord Pronett veut m'enlever... Peter la regarda avec stupeur.

— Mais...

— Dites au marquis de Morelanton de venir me sauver! Je...

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage car le marin venait de la rejoindre. Il la saisit sans douceur par le bras.

— Milord vous attend! lança-t-il d'un ton brusque.

— Hé là ! cria Peter.

Le marin le menaça du poing.

— Toi, tu as intérêt à te taire! Sinon tu le regretteras !

— Lâchez-moi! hurla Alissa. Au secours! Clive, au secours !

Le marin la secoua sans douceur.

— Allez-vous vous taire ?

Avec un rire sardonique, il ajouta:

— De toute manière, vous pouvez bien crier, personne ne vous entendra !

De force, il traîna la jeune fille vers l'endroit où les attendait lord Pronett, tandis que Peter contemplait la scène avec effroi.

Le marin se tourna vers lui.

— Toi, imbécile, tu n'as pas intérêt à raconter ce que tu viens de voir.

D'une poigne de fer, le marin tirait maintenant Alissa vers la Tamise.

Quant à lord Pronett, il avait disparu...

En descendant les marches qui menaient à la berge, la jeune fille balbutia :

— Que... que signifie tout ceci?

Sans répondre, le marin poussa la captive vers la passerelle du bateau qui était amarré en bas des marches.

En dépit de sa frayeur, Alissa remarqua les trois mâts élancés de l'embarcation et se dit que si elle n'était pas bien grande, elle devait être très rapide.

Dès qu'ils furent à bord, un autre marin releva la passerelle, un autre les amarres. Puis, dans un bel ensemble, les rameurs plongèrent leurs avirons dans l'eau.

— Au secours ! cria Alissa d'une voix étranglée. Le marin se mit à ricaner.

— C'est ça, ma belle, tu peux crier!

Déjà, le bateau s'écartait de la rive. D'une brusque bourrade, le marin poussa la jeune fille dans une cabine exigüe dont il claqua la porte derrière elle.

Alissa frissonna en constatant qu'elle se trouvait seule avec lord Pronett. Debout devant l'unique hublot, ce dernier regardait les berges s'éloigner. Quand il se retourna, Alissa s'écria d'une voix étranglée :

— Qu'est-ce que tout cela signifie?

En guise de réponse, il se contenta de sourire d'un air triomphant.

— Je voudrais bien savoir, monsieur, pourquoi vous m'avez amenée ici de force !

— Ne l'avez-vous pas deviné?

— Certainement pas! Où m'emmenez-vous? Que me voulez-vous ?

— Eh bien, ma chère Alissa, apprenez que nous allons dans le Norfolk.

— Dans le Norfolk? répéta-t-elle, sidérée. Mais pourquoi irais-je là-bas ?

— Parce que j'y possède un château. Dès que nous arriverons sur mon domaine, nous nous marierons.

La jeune fille devint très pâle.

— Nous... nous marier? Balbutia-t-elle. Mais je n'ai aucune intention de vous épouser !

— Votre belle-mère souhaite ce mariage. Alissa bondit.

— Ce n'est pas à ma belle-mère de me dicter ma conduite !

— C'est pourtant elle qui m'a aidé à organiser tout cela.

— Vous n'avez pas le droit de...

— J'ai l'accord de lady Hester et cela me suffit. Sa voix devint mielleuse tandis qu'il ajoutait :

— D'autant plus, ma chère Alissa, que je serai très heureux de devenir votre mari.

La jeune fille le fixa droit dans les yeux.

— Sachez, monsieur, que moi, je n'ai aucune envie de devenir votre femme ! Je refuse d'épouser un homme que je connais à peine et que je n'aime pas.

— Une fois que nous serons mariés, vous apprendrez à m'aimer.

Médusée par la suffisance de cet homme, Alissa resta pendant quelques instants sans voix.

— Vous aimer? reprit-elle enfin. Monsieur, ce sera impossible !

Avec un rire plein de désespoir, elle répéta :

— Vous aimer? Quand je n'ai jamais éprouvé que de la répugnance à votre égard ?

Lord Pronett parut stupéfait.

— De... de la répugnance?

— Oui, monsieur ! Je vous ai trouvé antipathique dès le premier instant, et j'aimerais mieux mourir plutôt que de vous appartenir.

— Est-ce... est-ce possible ?

— Je vous hais, milord. Est-ce clair? Maintenant, ramenez-moi au palais !

Lord Pronett secoua négativement la tête.

— Certainement pas ! Votre belle-mère est persuadée que vous êtes l'épouse qu'il me faut, tout comme je suis le mari dont vous avez besoin.

— Mon Dieu! s'exclama la jeune fille avec horreur.

— Vous allez devenir ma femme.

— Jamais.

— Ma chère Alissa, votre belle-mère a dit que...

— Mais ma belle-mère n'a rien à voir dans tout cela ! Je refuse de vous épouser. Et si vous insistez, je... je me jeterai dans la mer.

— C'est du plus haut ridicule !

— Pas du tout, monsieur! S'écria la jeune fille avec colère. Je préfère mourir plutôt que de vous appartenir.

— Écoutez-moi au lieu de vous fâcher ! Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous rendre heureuse.

— Ah, merci bien !

— Je vous assure que vous ne regretterez pas d'être devenue ma femme.

— Je vous déteste !

— Ma chère Alissa...

— Je vous déteste ! répéta-t-elle plus fort. Comment avez-vous osé m'enlever? Quand il apprendra cela, mon père sera furieux, non seulement contre vous, mais aussi contre ma belle-mère.

Lord Pronett la regardait avec stupeur. Jamais il n'aurait pensé que la jeune fille aurait une telle réaction...

«Je ne comprends pas... se dit-il. Vraiment, je ne comprends pas! La comtesse de Dalwaynnie ne m'avait-elle pas assuré que je lui plaisais ?
»

Au moment où Alissa, traînée par le marin, descendait les marches qui menaient aux berges de la Tamise, le roi et le marquis sortaient du terrain de paume. Tous deux semblaient d'excellente humeur.

— C'est vous qui avez gagné aujourd'hui, Clive! s'exclama le roi.

Il éclata de rire.

— Il faut dire que j'avais bu un peu trop de vin hier soir...

Cela ne m'a pas aidé !

Mais moi aussi, j'avais fait honneur à cet excellent vin

!riposta le marquis en se joignant à son hilarité.

Les chiens coururent vers eux, suivis par Peter qui avait lâché Jimbo. Clive se pencha pour caresser ce dernier avant de s'écrier avec surprise :

— Mais c'est Jimbo !

Les chiens continuaient à sauter en aboyant joyeusement autour du roi et du marquis quand Peter arriva, un peu hors d'haleine.

— Milord, dit-il au marquis, tout en s'efforçant de reprendre son souffle. Lady Alissa a... a été enlevée par lord Pronett.

Le marquis sursauta.

— Quoi?

— Lord Pronett et un marin ont embarqué de force lady Alissa à bord d'un bateau.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria le roi. Un enlèvement?

Clive...

Ce dernier avait tout de suite compris la situation.

— J'y vais, Sire.

Sans perdre une seconde, il courut vers la Tamise.

Il fut assez étonné de trouver Harriett en haut des marches qui menaient vers la berge. La jeune fille pleurait à chaudes larmes en suivant du regard un bateau très rapide qui descendait le courant.

— Que se passe-t-il ici? demanda le marquis avec rudesse.

Harriett, est-ce vrai qu'Alissa se trouve à bord de cette embarcation ?

La fille de lady Hester s'essuya les yeux avant de répondre d'une voix étouffée :

— Oui.

— Elle a été enlevée par lord Pronett ?

— Oui...

En sanglotant, la jeune fille enchaîna:

— C'est l'idée de maman. Je l'ai entendue conseiller à lord Pronett d'enlever Alissa, de l'emmener dans le Norfolk et de l'épouser.

Clive, qui avait déjà eu l'occasion de remarquer que Harriett n'aimait guère la fille du comte de Dalwaynnie, s'étonna de la voir manifester un tel chagrin.

«Elle aurait donc plus de cœur que je ne le pensais ? »

Mais le moment était mal choisi pour s'intéresser aux états d'âme de Harriett Gordon!

— Pourquoi votre mère a-t-elle poussé lord Pronett à enlever Alissa ?

Les larmes de la jeune fille redoublèrent.

— Parce que... parce que ma mère veut que vous m'épousiez.

— Quoi?

— Elle pense que... que si vous ne m'avez pas encore demandée en mariage, c'est à... à cause d'Alissa. Aussi elle... elle a décidé de se débarrasser d'elle en demandant à... à lord Pronett de... de...

Le marquis lui coupa la parole.

— Je n'ai aucune intention de me marier. Avec vous moins qu'avec quiconque !

Harriett riposta :

— Moi non plus, je ne veux pas vous épouser. A la grande surprise du marquis, elle ajouta :

— C'est lord Pronett que j'aime.

En dépit de la gravité de l'instant, Clive faillit éclater de rire.

«Comment peut-on s'intéresser à un homme aussi peu sympathique que ce lord Pronett ? Décidément, tous les goûts sont dans la nature...»

— Je... je voudrais devenir la femme de lord Pronett! s'écria Harriett d'une voix gémissante.

— Tout n'est peut-être pas perdu, assura le marquis. Mais pour le moment, il nous faut sauver Alissa...

— Comment?

— Suivez-moi.

Sans perdre une seconde, il saisit la jeune fille par la main et l'entraîna vers le bateau de guerre qui se trouvait toujours là quand le roi était en résidence au palais de Whitehall.

Quand ils traversèrent la passerelle au pas de course, le capitaine du navire sortit du gaillard d'arrière et se dirigea vers eux d'un air peu amène. Nul n'était en effet censé se rendre à bord d'un navire de guerre sans autorisation !

Quand il reconnut le marquis, son expression s'adoucit. Sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, Clive déclara :

— Sa Majesté demande que vous preniez en chasse un bateau qui est en train de descendre la Tamise.

Visiblement ravi d'avoir l'occasion de se lancer dans l'action, le capitaine n'hésita pas.

— Je vais immédiatement donner des ordres, milord.

Connaîtriez-vous par hasard le nom du bateau que nous devons poursuivre ?

— Non, mais Mlle Gordon, que voici, saura l'identifier.

Combien de rameurs avez-vous ?

— Vingt-quatre, milord, répondit le capitaine avec fierté. Il n'existe pas de bateau plus rapide que celui que j'ai l'honneur de commander.

— Allons-y!

Le capitaine appela son second, qui s'empessa de battre le rassemblement des rameurs. Le temps que ceux-ci prennent leur place, le petit bateau à bord duquel Alissa était prisonnière avait disparu...

Le capitaine ne s'était pas vanté en disant que son bateau était le plus rapide de tous. Pour seconder l'effort des rameurs, il avait fait hisser les voiles que le vent gonflait. En passant devant la Tour de Londres, Harriett désigna un point au loin en s'écriant:

— Le voilà! Le voilà! C'est le bateau de lord Pronett, je le reconnais !

Dépitée, elle murmura :

— Mais il est encore bien loin devant nous...

J'espère que vous parviendrez à le rattraper avant d'arriver en mer, dit le marquis au capitaine.

— N'ayez crainte, milord! Il ne nous échappera pas. Le courant est pour nous...

— Mais il l'est également pour l'embarcation que nous poursuivons !

Le marquis fit la grimace en voyant que les voiles brun-rouge de chacun des mâts du bateau de lord Pronett avaient été hissées, elles aussi...

Mais peu à peu, la distance entre les deux navires se réduisit.

Et bientôt celui à bord duquel se tenait le marquis se trouva à la hauteur du léger trois-mâts.

On ne voyait que deux marins sur le pont. Saisi d'un doute, le marquis

demanda à Harriett :

— Vous êtes sûre que c'est bien dans ce bateau que lord Pronett a emmené Alissa ?

— J'en suis certaine.

Le capitaine du navire de guerre s'empara de son porte-voix et ordonna au léger bateau de s'arrêter et de se ranger le long de la berge.

Tout d'abord, les marins feignirent de ne pas avoir entendu l'injonction. Le capitaine dut répéter son ordre et faire pointer les canons dans leur direction pour qu'ils consentent enfin à ralentir.

Dès que le navire de guerre put se ranger à côté de l'autre bateau, le marquis sauta d'un pont à l'autre.

— Où est lord Pronett? demanda-t-il d'un ton dur à l'un des marins.

Ce dernier pointa un index crasseux en direction de la cabine où était enfermée Alissa.

— Là-dedans.

Sans perdre un instant, le marquis s'y précipita. En ouvrant la porte, il vit Alissa en pleurs à un bout de la cabine, tandis que lord Pronett, debout devant le hublot qui donnait à bâbord -

alors que le navire de guerre s'était amarré à couple à tribord -, cherchait à comprendre pourquoi son bateau n'avancait plus.

La jeune fille fut la première à voir le marquis.

— Oh ! fit-elle seulement.

Et elle se jeta dans ses bras.

— Oh, Clive ! Vous êtes donc venu ? Vous avez entendu mes prières ? Sauvez-moi, je vous en supplie! Emmenez-moi loin d'ici! J'ai peur... j'ai tellement peur !

Elle tremblait de tous ses membres, et quand le marquis la serra contre lui pour la rassurer, il eut l'impression qu'un voile se déchirait devant ses yeux. La vérité qu'il avait jusqu'à présent refusé de reconnaître s'imposa à lui.

«Je l'aime ! » se dit-il avec stupeur.

Il resserra son étreinte et contempla avec adoration le ravissant visage baigné de larmes de la jeune fille.

— Ce cauchemar est terminé, lui dit-il avec douceur.

Sans la lâcher, il se tourna vers lord Pronett.

— Pourquoi avez-vous enlevé Alissa? demanda-t-il d'une voix qui claqua comme un coup de fouet.

Lord Pronett le fixait avec tant de terreur que l'on aurait pu croire qu'il se tenait devant un revenant.

— Co... Comment avez-vous réussi à... à nous rattraper? Co...

Comment saviez-vous que... que...

— Ce n'est pas vous qui posez les questions, c'est moi, coupa le marquis.

— Mais...

De nouveau, le marquis l'interrompit.

— Comment avez-vous osé enlever Alissa? Avez-vous réfléchi aux conséquences d'un tel acte? Savez-vous que si elle en appelle à Sa Majesté, vous serez condamné à être emprisonné à vie dans la Tour de Londres ?

Lord Pronett parut se rétrécir. En quelques instants, tous ses rêves de puissance, de grandeur et de réussite se trouvèrent réduits à rien.

— Em... emprisonné à vie dans la Tour de Londres? Ce... ce n'est pas possible...

— Oh, que si !

Les bras croisés, le marquis le toisa avec dégoût.

— Si vous avez touché un seul des cheveux de lady Alissa, je vous ferai fusiller.

Lord Pronett leva les mains devant lui dans un signe de reddition.

— Je... je ne lui ai fait aucun mal !

— Je l'espère bien!

— Je... je m'étais arrangé avec... avec lady Hester pour... pour emmener lady Alissa chez moi à la campagne et... et l'épouser.

Le marquis lui lança un coup d'œil plein de mépris avant d'abaisser son regard sur la jeune fille qui tremblait toujours dans ses bras. Tout en lui caressant les cheveux avec une infinie douceur, il murmura :

— Harriett se trouve sur le pont. Allez la retrouver pendant que je discute avec ce triste sire.

— Je... j'ai trop peur. Je ne veux pas vous quitter.

— Je vous rejoindrai très vite.

Il lui sourit tendrement.

— Vous n'avez plus rien à craindre, vous en avez ma parole.

Il lut tant d'angoisse dans les grands yeux couleur saphir de la jeune fille qu'il eut toutes les peines du monde à se retenir de l'embrasser.

«Certainement pas devant ce cloporte de Pronett ! »

— Clive...

— Laissez-moi donner à Pronett la correction qu'il mérite, puis je vous ramènerai au palais, je vous le promets !

Lorsqu'elle vit Harriett sur le pont, Alissa eut un mouvement de recul.

— Allez! fit Clive. Je vous assure que vous n'avez plus rien à redouter de qui que ce soit! Ni de Harriett, ni de votre belle-mère

- ni même de ce misérable individu.

— Vous... vous ne le laisserez pas m'emmener dans... dans le Norfolk?

— Certainement pas !

Elle leva vers lui un regard incertain. « Dieu, qu'elle est jolie !

» pensa-t-il. Et, tout haut, il répéta avec force :

— Non, certainement pas ! Vous rentrerez avec moi au palais de

Whitehall, à bord du navire de guerre qui est amarré au bateau de ce triste personnage.

Navire de guerre... En entendant ces mots, lord Pronett devint pâle comme la mort et se tassa encore un peu plus sur lui-même.

Le marquis attendit qu'Alissa ait rejoint Harriett pour refermer la porte et se tourner vers lord Pronett.

— En arrivant à bord de ce bateau, j'avais l'intention de vous donner une correction dont vous vous seriez souvenu toute votre vie... commença-t-il.

Lord Pronett se mit à claquer des dents.

— C'est bien ce que je pensais! Jeta le marquis avec dédain.

Vous n'êtes qu'un lâche et un imbécile !

Lord Pronett ne répondit pas.

— Oui, un lâche et un imbécile! Répéta Clive avec force.

Comment avez-vous osé enlever une jeune fille qui - vous le savez parfaitement - se trouve sous la protection de Sa Majesté le roi Charles II?

Lord Pronett demeurait toujours silencieux.

— Si vous aviez pu l'épouser contre sa volonté, poursuivit le marquis, pensez-vous que vous auriez été heureux ?

— La... lady Hester disait que... que nous étions faits l'un pour l'autre.

Le marquis eut un rire bref.

— Vous êtes encore plus stupide que je ne l'imaginais pour avoir ajouté foi à de pareilles inepties !

Maintenant qu'il ne craignait plus de recevoir une bonne correction, lord Pronett reprenait un peu de couleurs.

— Lady Hester avait deviné qu'Alissa refuserait de m'épouser, mais elle m'avait conseillé de ne pas tenir compte de cela, car selon elle, lorsqu'une jeune fille dit « non », elle veut en réalité dire « oui ».

Cette fois, ce fut au marquis de garder le silence.

«J'ai peine à en croire mes oreilles! Comment un homme que je croyais relativement intelligent peut-il raisonner de manière aussi bête ? »

— Je... je pensais que lady Alissa serait fière de m'épouser parce que... parce que je suis un lord et que... et que je possède un château, reprit lord Pronett.

Le marquis se taisait toujours... En s'essuyant le front, lord Pronett poursuivit :

— Je... j'étais loin de croire que... qu'elle allait avoir une pareille réaction. Elle... elle était désespérée! Et quand elle m'a dit que... qu'elle aimerait mieux se tuer plutôt que... que de m'épouser, honnêtement je me suis senti perdu. Je ne savais plus quoi faire !

— Il faut que vous soyez bien naïf - et surtout fort niais - pour estimer qu'une jeune fille aussi belle qu'Alissa allait accepter d'épouser un homme qu'elle connaissait à peine - et que, de plus, elle n'appréciait guère!

— Je lui ai dit que... qu'elle apprendrait à m'aimer.

D'un air piteux, lord Pronett enchaîna:

— Mais à vrai dire, je me demandais comment il faudrait que je m'y prenne...

Le marquis lui posa alors une question à laquelle il était loin de s'attendre :

— Combien de femmes y a-t-il eues dans votre vie, Pronett?

— Euh...

— Combien? Insista Clive.

J'ai toujours vécu à la campagne auprès de lord... euh, je veux dire de mon père...

Son hésitation n'était pas passée inaperçue. Le marquis rétrécit les yeux.

— Il... il était malade, balbutia lord Pronett. Nous ne recevions

personne et... euh, et...

— Et il n'y a jamais eu une seule femme dans votre vie

!termina le marquis à sa place.

— Non, admit lord Pronett en baissant la tête.

Le marquis eut soudain envie de rire. Pas à cause de l'aveu que venait de lui faire lord Pronett - car il trouvait assez triste qu'un homme de vingt-cinq ans avoue n'avoir jamais approché une femme -, mais parce qu'il comprenait enfin pourquoi il avait toujours ressenti une méfiance instinctive envers cet individu.

« J'avais toujours pensé que c'était un arriviste. Je me rends compte maintenant que c'est probablement aussi un usurpateur... »

Il considéra le soi-disant lord Pronett d'un air pensif.

« Ils sont nombreux ceux qui ont profité de ces temps troublés pour faire leur chemin dans le monde! Certes, je pourrais le démasquer... mais à quoi bon? J'ai une bien meilleure idée ! »

Il réfléchit pendant quelques instants avant de déclarer :

— Je vous l'ai dit : en montant à bord de ce bateau, j'avais l'intention de vous donner une leçon que vous n'auriez pas été près d'oublier.

Il eut un rire méprisant avant d'ajouter :

— Vous auriez peut-être tenté de vous défendre, mais les forces auraient été inégales.

Lord Pronett contempla le bout de ses souliers.

— Je le sais...

Clive résista à l'envie de l'accuser de lâcheté et de couardise.

— J'espère que vous avez compris la stupidité de votre entreprise.

— C'était la belle-mère d'Alissa qui m'avait conseillé d'agir!

— Et pourquoi l'avez-vous écoutée ? Vous n'avez pas plus de bon sens que cela?

— Je... je croyais qu'elle avait raison, elle semblait tellement

persuadée de ce qu'elle disait!

— Sachez que, pour qu'un mariage soit heureux, il faut que ce soit un mariage d'amour. Je suppose que vous souhaitiez épouser la fille du comte de Dalwaynnie pour assurer votre position à la Cour ?

— Oui...

— Si vous aviez réussi à faire d'elle votre femme, croyez-vous que, vous détestant comme elle vous déteste, elle vous aurait secondé ?

— Non...

— Je ne vais pas vous rosser comme j'en avais la ferme intention...

Lord Pronett laissa échapper un soupir de soulagement.

— Mais si vous avez tellement envie de vous marier, reprit le marquis, pourquoi ne pas épouser une jeune fille qui vous aime et qui pourra vous aider à obtenir un certain rang à la Cour?

— Qui?

— Tout simplement Harriett, la fille de lady Hester. Elle m'a confié être très attirée par vous...

Lord Pronett ouvrit la bouche, la referma, la rouvrit encore...

mais ne réussit à proférer aucun son.

— Elle pleurait en voyant votre bateau s'éloigner, dit le marquis.

— Elle... elle pleurait?

— Mais oui !

Après un silence, le marquis interrogea :

— Savez-vous que le frère de lady Hester n'est autre que le duc de Devonshire ?

Voyant que lord Pronett l'écoutait attentivement, il enchaîna

:

— Leur arbre généalogique est l'un des plus anciens du pays.

Lord Pronett paraissait de plus en plus intéressé.

« Quel ambitieux ! Quel arriviste ! » Pensa le marquis avec mépris.

— Harriett accepterait-elle de m'épouser? demanda lord Pronett, qui reprenait peu à peu espoir.

— J'en suis persuadé. Vous avez un château dans le Norfolk ?

— Avec beaucoup d'œuvres d'art et une très belle collection de tableaux !

— Je sais ! fit le marquis avec agacement. Vous n'avez pas cessé de vous vanter de tout cela à la Cour! Vous êtes assez fortuné, si j'ai bien compris. Vous pourrez acheter une maison à Londres ?

— C'était mon intention.

— Grâce à l'aide de Harriett, vous pourrez donner des réceptions à laquelle de nombreux aristocrates seront heureux d'assister.

La lumière qui brillait maintenant dans les prunelles de Frederick lui parut plutôt pathétique...

— Certains préféreront s'abstenir- je ferai partie de ceux-là, je vous préviens ! ajouta-t-il d'un ton sec.

Lord Pronett baissa la tête d'un air piteux.

— Estimez-vous content de vous en tirer à si bon compte, reprit le marquis. Pensez à la correction que je vous aurais volontiers administrée! Pensez à la Tour de Londres où vous auriez pu être emprisonné à vie...

— Je vous promets que... que je ne ferai plus jamais rien d'aussi inconsidéré.

— Je veux que vous me promettiez autre chose !

— Tout ce que vous voudrez.

— Ce bateau devait bien vous conduire dans le Norfolk?

— C'est cela.

— Au lieu d'y emmener Alissa de force, vous n'avez qu'à proposer à

Harriett de vous accompagner là-bas.

— Vous... vous croyez que...

— Une fois arrivés chez vous, vous l'épouserez. Il ne faut pas laisser à sa mère le temps d'intervenir. C'est qu'elle serait capable de dire que vous n'êtes pas assez bien pour sa fille ! —

Quant à moi, je ramène Alissa à Whitehall.

— Pensez-vous que Harriett acceptera de me suivre?

demanda lord Pronett en se rongant les ongles.

— À vous de trouver les arguments qu'il faut pour la décider !

Peut-être devrez-vous vous mettre à genoux devant elle pour la supplier de devenir votre femme...

— J'y suis prêt ! Je suis prêt à tout !

— Mais je ne crois pas que vous aurez besoin de vous donner beaucoup de mal !

Le marquis esquissa un sourire sarcastique.

— Harriett sera une parfaite épouse pour vous, et je suis sûr que le roi tiendra à vous offrir un cadeau de noce lorsque vous regagnerez Londres. Me permettez-vous de vous faire une suggestion? En guise de remerciement, vous pourriez offrir à Sa Majesté l'un des tableaux de votre collection.

Lord Pronett le fixait avec stupeur. Le marquis l'avait menacé de prison à vie et même de mort. Il s'était cru perdu, et voilà qu'il découvrait la possibilité de tout recommencer !

Une terrible crainte l'assailit.

«Et si je me réveillais sous l'identité de Frederick Brown pour découvrir que tout cela n'était qu'un trop beau rêve», pensa-t-il.

La voix du marquis le ramena à l'instant présent.

— Je vais vous envoyer Harriett. A vous de la persuader de prendre la place d'Alissa... C'est-à-dire de vous épouser dès que vous serez arrivés dans le Norfolk.

— Et si elle refuse... comme Alissa? Clive ne put s'empêcher de rire.

— Toutes les cartes sont entre vos mains. A vous de bien les jouer.

Il éprouvait soudain une certaine compassion pour cet homme qui s'était lancé dans une aventure qui, de toute évidence, le dépassait.

«En fin de compte, ce n'est pas un mauvais bougre! Juste un pauvre garçon qui a réussi à s'élever dans les hautes sphères de la société. Je parie qu'il a dû se donner beaucoup de mal pour cela... Certes, on sent quelques lacunes dans le domaine du savoir-vivre, mais il a en revanche de solides connaissances artistiques ! »

Le marquis se sentait soudain plein d'indulgence.

«De quel droit me permettrais-je de m'ériger en juge ? Au fond, je lui dois une certaine reconnaissance ! N'est-ce pas grâce à lui que j'ai découvert que j'étais amoureux? Quant à Harriett...

Bah, elle était surtout jalouse d'Alissa! On ne peut pas dire qu'elle soit vilaine, mais à côté de la lumineuse beauté d'Alissa, elle paraît bien terne ! Cela ne doit pas être très drôle pour une jeune fille de voir tous les regards se tourner vers une autre ! »

Lord Pronett se mit à faire les cent pas avec agitation, tout en continuant à se ronger les ongles.

— Seigneur! Que vais-je dire à Harriett? Le marquis se remit à rire.

— Ce n'est tout de même pas à moi de faire la demande en mariage pour vous !

— Non, bien évidemment, mais... Le marquis lui coupa la parole.

— Tout a été dit. Je vous laisse !

— Harriett...

— Harriett sera là d'un instant à l'autre.

Lord Pronett s'éclaircit la voix.

— Je dois vous remercier pour avoir été si... si compréhensif.

Jamais je n'ai voulu faire de mal à Alissa, je vous le jure! Je croyais agir pour le mieux...

— Vous vous êtes laissé influencer par une femme méchante et jalouse, tout simplement! C'est arrivé à d'autres! Restez ici, je vous envoie Harriett.

Lord Pronett se tordit les mains.

— Seigneur! Que vais-je lui dire?

— Bah, vous trouverez bien ! Laissez-vous guider par votre cœur... si du moins vous en avez un.

Bonne chance.

Sans attendre la réponse de lord Pronett, le marquis sortit de la cabine et alla rejoindre les deux jeunes filles qui regardaient passer les bateaux d'un air morne.

— Je voudrais vous parler, Harriett, dit-il. Sans perdre de temps, il l'entraîna un peu à l'écart.

— Lord Pronett est navré d'avoir effrayé Alissa. En fin de compte, il agissait uniquement sur les instructions de votre mère... J'espère que vous ne m'en voudrez pas d'avoir dit à lord Pronett que le plan de votre mère était stupide.

— Vous avez raison, il l'était !

— Je crois que lord Pronett était attiré par vous et que votre mère s'en est aperçue. Malheureusement, elle visait plus haut.

Elle a cru pouvoir faire d'une pierre deux coups en se débarrassant à la fois de lord Pronett et d'Alissa...

Harriett l'écoutait attentivement.

— Ce que je vous demande, c'est d'aller le réconforter.

— Moi?

— Mais oui, vous. Pardonnez-le d'avoir été aussi naïf et crédule. Il n'a pas osé désobéir aux ordres de votre mère, et tout le mal est venu de cela.

Les yeux de la jeune fille s'éclairèrent et elle parut soudain presque jolie.

— Vous essayez de me faire comprendre que... qu'il tient un peu à moi

?

— J'en suis sûr! Et il va certainement vous le dire lui-même.

Mais soyez très compréhensive. N'oubliez pas que vous allez vous trouver devant un homme qui vient d'être profondément blessé...

Il tapota gentiment l'épaule de Harriett.

— Allez vite le retrouver. Si vous dites «oui» à tout ce qu'il vous proposera, je crois que vous trouverez tous les deux le bonheur.

— Merci, fit la jeune fille d'une voix étranglée. Du fond du cœur, merci !

Sans s'attarder une seconde de plus, elle courut vers la cabine où le marquis avait laissé lord Pronett.

Clive alla ensuite trouver Alissa, qu'il trouva plus jolie que jamais lorsqu'elle leva vers lui de grands yeux inquiets.

— Tout est arrangé. Il ne nous reste plus qu'à regagner Londres, lui dit-il.

— Et... et Harriett?

Le marquis eut un sourire indulgent.

— Nous allons la laisser à bord de ce bateau. Elle et lord Pronett ont beaucoup de choses à se dire.

Il s'approcha ensuite du marin qui semblait commander l'embarcation.

— J'ai apporté un message à lord Pronett, lui dit-il. Il est en train de réfléchir... Attendez qu'il vous donne des ordres pour poursuivre votre route.

— Bien, milord, fit le marin qui semblait quelque peu dépassé par les événements.

Le marquis prit alors Alissa par la main et l'aida à passer sur le pont du navire de guerre.

— Je vous serais très reconnaissant de bien vouloir nous ramener tranquillement au palais de Whitehall, dit-il au capitaine.

— Étant donné que nous irons à contre-courant, nous ne pourrions pas aller bien vite, milord.

— C'est sans importance, car plus rien ne nous presse maintenant! Je vous prierai cependant de garder la plus grande discrétion sur ce qui vient de se passer...

— Cela va sans dire, milord.

Pendant ce temps, Harriett était allée retrouver lord Pronett.

Dès le premier jour, elle l'avait trouvé très séduisant... Mais comment aurait-elle pu expliquer cela à sa mère quand cette dernière s'était mis en tête de lui faire épouser le marquis de Morelanton? Même si la jeune fille avait l'intuition qu'un tel mariage était impossible, jamais elle n'aurait osé aller à l'encontre des ordres de sa mère, elle était beaucoup trop timorée pour cela!

Harriett trouva Frederick debout devant l'unique hublot de cette petite cabine. Il l'avait certainement entendue entrer, mais il ne se retourna pas.

Timidement, Harriett commença :

— Le marquis de Morelanton m'a dit de... de venir vous trouver pendant que... qu'il ramène Alissa au palais.

Il y eut un long silence, puis lord Pronett déclara avec amertume :

— Je suppose qu'il vous a dit aussi que je m'étais rendu ridicule.

— Il n'a certainement pas parlé ainsi !

S'enhardissant, Harriett ajouta:

— Vous ? Ridicule ? Ce serait impossible !

— Pourquoi? demanda lord Pronett - toujours sans se retourner.

— Parce que vous êtes différent des autres... Je vous trouve beaucoup plus intelligent, beaucoup plus sérieux et beaucoup plus réfléchi que tous les courtisans qui s'agitent d'un air important autour du roi.

Frederick pivota enfin sur lui-même.

— Je suis désolé que tout ait tourné mal, murmura-t-il.

— Ne parlez pas ainsi. Et si c'était le contraire ? Si tout s'arrangeait ?

Leurs yeux se rencontrèrent.

— J'ai eu tort d'écouter votre mère, murmura lord Pronett.

Il secoua la tête.

— Comment ai-je pu m'imaginer que je pouvais épouser une jeune fille qui ne voulait pas de moi ?

« Tout simplement parce que je suis totalement dépourvu d'expérience », se dit-il.

Le marquis avait dû avoir envie de rire quand il lui avait avoué n'avoir jamais approché une femme ! Mais comment cela aurait-il été possible alors qu'il vivait dans ce château perdu au fond des bois avec pour toute compagnie celle d'un vieil homme et de domestiques âgés ?

Il regarda Harriett et se dit qu'elle était bien jolie avec ses cheveux châtain et son allure sage. Elle n'était pas flamboyante comme Barbara de Castlemaine, ni rayonnante comme Alissa.

Mais elle avait le charme d'une fleur des champs au printemps...

« Me permettra-t-elle de l'embrasser ? Et si elle me le permet, que ressentirai-je ? » Se demanda-t-il.

Harriett lui souriait d'un air engageant... alors il n'hésita pas davantage.

'Pendant que le navire de guerre remontait lentement la Tamise, le marquis emmena Alissa dans la confortable cabine-salon où se tenait le roi quand il voyageait à bord de ce navire.

Dès qu'elle se trouva seule avec lui, la jeune fille joignit les mains.

— Merci! s'écria-t-elle. Je me croyais perdue... Et pourtant je continuais à espérer que vous viendriez à mon secours. Et vous m'avez sauvée!

— Tout comme vous m'avez sauvé, il y a maintenant bien longtemps de cela.

Il prit les mains d'Alissa.

— Nous avons besoin l'un de l'autre... et je voudrais veiller sur vous pendant le reste de mes jours...

La jeune fille leva les yeux vers lui d'un air interrogateur.

— En d'autres termes, reprit-il, je vous demande de bien vouloir devenir ma femme.

Les grands yeux couleur saphir d'Alissa étincelèrent dans son visage soudain rayonnant de bonheur.

— Clive...

Il l'attira contre lui.

— Je ne peux pas vivre sans vous.

Sur ce tendre aveu, il lui prit les lèvres dans un baiser sans fin. Un baiser tout d'abord très tendre qui se fit de plus en plus passionné. Les yeux clos, la jeune fille y répondait avec une délicieuse inexpérience, dans un élan venu du plus profond d'elle-même.

C'était loin d'être la première fois que le marquis embrassait une femme! Mais c'était la première fois qu'il ressentait une telle impression de plénitude et de pureté.

Il releva enfin la tête et contempla Alissa avec ferveur.

J— e vous aime.

— Moi aussi, je vous aime, répondit-elle d'une voix rauque qu'elle ne se connaissait pas.

Elle lui adressa un sourire timide avant d'ajouter:

— Je crois bien que je vous aime depuis le jour où vous êtes arrivé au

manoir...

— Mais vous n'aviez que neuf ans ! fit le marquis avec tendresse.

— Une petite fille n'a-t-elle pas le droit de penser à son prince charmant?

Le marquis resserra son étreinte.

— Vous êtes adorable! Et je sais que nous allons être très heureux ensemble.

— Je rêvais de cet instant, mais je croyais qu'il n'arriverait jamais !

— Pourquoi?

— Je me sentais bien insignifiante au milieu de toutes les élégantes de la Cour !

— Vous êtes la plus belle de toutes, Alissa ! Une ombre passa sur le visage de la jeune fille.

— Je ne peux pas imaginer que vous souhaitiez m'épouser.

Cela me semble trop beau ! Je vais me réveiller et découvrir que je suis dans mon lit. Ou...

Elle frissonna.

— ... à bord du bateau de lord Pronett, en route pour le Norfolk !

— Non, ce n'est pas un rêve, mon aimée, assura Clive. Et pour vous le prouver, nous allons nous marier secrètement dans la journée.'

— Alissa ouvrit démesurément les yeux.

— Dans la journée !

— Ainsi, nous éviterons le pesant cérémonial d'un mariage à la Cour. De plus, votre belle-mère risque de se montrer très désagréable en apprenant que c'est vous que j'épouse et pas Harriett.

— C'est certain! Mais comment pourrions-nous nous marier dans le plus grand secret? Cela semble bien difficile ! Surtout au palais de Whitehall; où les courtisans cherchent tout le temps à savoir ce qui se

— passe autour d'eux !

Le marquis sourit.

— Faites-moi confiance, mon aimée. Nous mettrons le roi dans la confidence et je suis sûr qu'il sera ravi d'organiser la cérémonie dans sa chapelle privée.

— Oh!

— Après cela, nous irons passer notre lune de miel dans mon château en Ecosse.

— Je me demande si je ne rêve pas ! Après avoir été prisonnière de lord Pronett et voulu mourir, j'ai maintenant l'impression de planer au septième ciel !

— Ah ! Lord Pronett !

Clive laissa échapper un rire moqueur.

— Il va probablement épouser Harriett... et je pense qu'ils seront heureux ensemble.

— Croyez-vous? demanda Alissa d'un air plein de doute.

— J'en suis persuadé. Lord Pronett n'est peut-être qu'un lâche et un arriviste, mais il n'est pas vraiment méchant.

— Non?

— Non. Je le crois même au fond plein de bonne volonté.

Vous verrez, Harriett réussira à faire tout ce qu'elle voudra de lui !

Taquine, la jeune fille lança :

— Comme je ferai tout ce que je voudrai de vous ?

Clive l'étreignit follement.

— Alissa, mon amour ! Nous allons être si heureux ensemble...

Le cœur battant à tout rompre, elle se blottit contre lui.

— Comme je vous aime...

Une ombre passa dans ses yeux clairs.

— Que va-t-il se passer au palais lorsque l'on s'apercevra que Harriett et moi avons disparu ?

Clive eut un sourire quelque peu cynique.

— Votre belle-mère a sûrement une explication toute prête pour justifier votre absence.

— C'est certain !

Après un instant de réflexion, elle enchaîna :

— Quant à mon père, il va être très déçu de ne pas pouvoir assister à notre mariage. Il faudra que nous nous arrangions pour lui apprendre ce qui s'est passé avant de partir pour l'Ecosse.

— Naturellement. Laissez-moi m'occuper de tout, mon aimée.

Le marquis parsema le délicat visage d'Alissa d'une pluie de baisers aussi légers que l'aile d'un papillon, tout en multipliant les serments d'amour.

Et il ne la lâcha que lorsque le navire ralentit : ils arrivaient au palais...

Le marquis ne perdit pas de temps.

— Je vais vous demander de rester ici, mon aimée. Pendant ce temps, je m'occuperai de tous les détails pratiques. J'espère que cela ne me prendra pas trop de temps... Ne vous impatientez pas, surtout !

— Vous m'avez demandé de vous faire confiance ? Je vous fais confiance, mon cher Clive.

D'un air quelque peu confus, la jeune fille ajouta après une pause :

— Mais n'oubliez pas que je n'ai rien à me mettre... à l'exception de la robe que je porte en ce moment.

— Je m'occupe de tout! répéta le marquis.

Il l'embrassa une dernière fois. Puis quand il entendit les marins sauter

sur la rive pour amarrer le navire, il se redressa.

— À tout de suite, mon aimée.

L'instant d'après, il avait disparu. Restée seule, Alissa joignit les mains.

«C'est merveilleux, se dit-elle. Je l'aime, et je crois bien l'avoir toujours aimé... Merci, mon Dieu, d'avoir permis qu'il m'aime, lui aussi ! »

Pendant ce temps, le marquis se rendait auprès du roi.

— Vous voilà enfin, Clive ! s'exclama Sa Majesté. Je commençais à m'inquiéter... Que s'est-il passé ? Avez-vous réussi à rattraper cet idiot de Pronett? Enlever la fille du comte de Dalwaynnie! Mais il fallait qu'il ait perdu la tête ! Ou qu'il soit follement amoureux...

— Ni l'un ni l'autre. Disons plutôt qu'il s'est laissé influencer bêtement.

Le marquis se mit en devoir de raconter au roi ce qui s'était passé.

— Je l'ai menacé non seulement d'une bonne correction, mais aussi d'emprisonnement à vie dans la Tour de Londres... et même de fusillade!

Le roi éclata de rire.

— Eh bien, vous n'y allez pas par quatre chemins !

— Il avait besoin de recevoir une leçon.

— Certes... Je suppose qu'il s'en est tiré avec quelques coups que vous lui avez donnés de fort bon cœur ?

— Même pas! En fin de compte, j'ai eu pitié de lui...

— Vraiment?

— Ce n'est pas un méchant bougre, au fond!

— Je ne le pense pas.

— Clive évita de dire au roi qu'il pensait que lord Pronett n'était qu'un usurpateur.

«À quoi bon remuer de vieilles histoires ? Le véritable lord Pronett a dû mourir sans héritiers... et cet homme a profité de l'occasion. Qui

suis-je pour lui jeter la première pierre, moi à qui tout a toujours souri ? Lui a dû se battre avec acharnement pour réussir à faire son chemin dans le monde. Au lieu de le mépriser, je devrais l'admirer... »

— Vous voilà soudain bien silencieux, Clive! s'exclama le roi.

Pourtant vous pouvez être fier de vous !

Il éclata de rire.

— Vous avez ramené deux jolies demoiselles à bord du navire de guerre...

— Une seule, Charles !

— Une seule? Je ne comprends plus... Ne m'aviez-vous pas dit que Harriett, la fille de la comtesse de Dalwaynnie, vous avait accompagné ?

— Je l'ai laissée avec lord Pronett.

— Par exemple !

— Ils s'aiment et vont se marier.

— Par exemple ! répéta le roi. En se remettant à rire, il s'écria:

— Ah, quelle histoire ! Si Pronett aimait la fille de la comtesse, pourquoi ne l'a-t-il pas tout simplement demandée en mariage au lieu d'enlever une autre jeune fille ? Tout cela ne tient pas debout !

— Lord Pronett a eu le grand tort d'écouter la comtesse de Dalwaynnie. Cette dernière cherchait à se débarrasser de sa belle-fille en l'envoyant dans le Norfolk...

— Je comprends de moins en moins, Clive! Pourquoi la comtesse voulait-elle se débarrasser de lady Alissa?

— Elle jugeait que celle-ci était une rivale pour sa fille. Le but de la comtesse, voyez-vous, était de me faire épouser Harriett.

Le roi hocha la tête.

— Harriett est une gentille fille - la nièce du duc de Devonshire, si je ne me trompe. Mais vous méritez mieux que cela.'

— Je vais me marier, moi aussi. Sire.

— Décidément, nous allons de coup de théâtre en coup de théâtre ! Et quelle est l'heureuse élue ?

— Lady Alissa.

Le roi battit des mains.

— Vous n'auriez pas pu mieux choisir. Elle est charmante!

C'est vraiment la femme qui vous convient.

— Merci, Sire.

— Je vous avoue que si je n'étais déjà pas très pris moi-même, je me serais intéressé à la fille du comte de Dalwaynnie.

— À Dieu ne plaise !

Mi-figue, mi-raisin, le marquis ajouta :

— Cela se serait probablement terminé par un duel !

— Je n'aimerais pas me battre avec vous, Clive ! Vous savez trop bien manier l'épée...

Après un instant de silence, le roi s'exclama:

— Eh bien, Clive, vous allez épouser l'une des plus riches héritières de la Cour !

— Certainement pas, Sire. Le comte de Dalwaynnie n'est pas très fortuné.

— En quoi vous vous trompez. Il a récemment hérité de l'immense fortune des Dalwaynnie.

— Est-ce possible ?

— Il ne s'en vante pas par discrétion... mais j'ai mes informations.

— De toute manière, sachez que ce n'est pas pour sa dot que j'épouse Alissa !

— Je m'en doute, Clive ! fit le roi en souriant. Et maintenant, il faut que vous me disiez en quoi je puis vous être utile.

— J'ai justement besoin de votre aide, Sire.

— Elle vous est d'ores et déjà acquise.

— Alissa et moi souhaiterions être mariés le plus rapidement et le plus discrètement possible dans la chapelle royale.

— Rien de plus facile !

— Si vous acceptiez d'être mon témoin, Sire, je serais très flatté...

— Moi aussi, dit le roi en riant.

— Et je demanderai au comte de conduire sa fille à l'autel.

Mais le plus important, c'est de garder le secret. Je voudrais que nous soyons déjà en route pour l'Ecosse quand les nouvelles commenceront à filtrer... Le roi se mit à réfléchir.

— Voyons, comment pouvons-nous nous y prendre pour que tout soit fait discrètement? Vous pourriez passer votre nuit de noces à Hampton Court... Qu'en dites-vous?

— C'est une excellente idée. Sire.

— Puis vous partirez le lendemain matin pour votre château écossais...

Après un instant de réflexion, il ajouta;

— Je suppose qu'il vous faudrait l'un de mes nouveaux navires de guerre ?

— Ma foi...

Le roi éclata de rire.

— Choisissez celui qui vous paraît le plus confortable parmi les trois qui ont été livrés récemment.

— Merci, Charles. Celui qui est amarré sur la Tamise me paraît très bien.

— C'est le meilleur !

— Il ne me reste plus qu'une faveur à vous demander...

— Dites toujours !

— Pouvez-vous envoyer chercher le comte de Dalwaynnie sous un prétexte quelconque. Alissa serait ravie que son père assiste à son mariage... Mieux vaut cependant que la comtesse n'ait aucun soupçon de ce qui se passe !

Le roi hocha la tête.

— Vous avez raison. Il faut la laisser à l'écart de tout cela...

— C'est que je crains les curieux avant toute chose.

— Je vous comprends !

— Le mariage pourrait être célébré à l'heure du déjeuner.

Autant profiter du moment où tout le monde sera à table... Puis nous partirons immédiatement pour Hampton Court.

— Et personne ne se doutera de quoi que ce soit! s'exclama le roi avec amusement. Ils vont tous être bien déçus d'avoir manqué ce mariage!

Son visage redevint sérieux.

— Mais il ne faudrait pas que les gens devinent que vous vous êtes réfugiés à Hampton Court. Ils seraient capables de s'y précipiter pour vous présenter leurs félicitations et leurs vœux de bonheur.

— Je n'avais pas pensé à cela... murmura le marquis. C'est à éviter à tout prix ! Mais comment ?

— En ne parlant de ce mariage à personne. Le comte de Dalwaynnie lui-même ne doit pas être mis dans le secret avant la dernière minute, car sa femme - une fine mouche malgré tous ses défauts - est capable de deviner qu'il se passe quelque chose...

— Mais le comte doit savoir que sa fille se marie puisqu'il va la conduire à l'autel !

— Il le saura, mais pas tout de suite! Voilà comment nous allons procéder. Je vais envoyer un écuyer lui annoncer que je souhaite qu'il vienne déjeuner avec moi à midi et demi. Je prétendrai avoir besoin de lui demander son avis...

— C'est une bonne idée. Sire. La comtesse pensera que vous voulez lui montrer de nouveaux tableaux ou discuter des transformations que vous souhaitez apporter au palais.

— Oui, certainement. Le roi hocha la tête.

— Eh bien, je crois que tout est arrangé...

— Pas tout à fait.

— Nous avons fait le tour de la question. Que reste-t-il encore à organiser? demanda Sa Majesté avec étonnement.

— Ma future femme ne peut pas partir avec la seule robe qu'elle a sur le dos en ce moment ! Et elle ne peut pas aller chercher de vêtements chez elle pour la bonne raison qu'elle risquerait d'y trouver la comtesse de Dalwaynnie. Imaginez la stupeur de cette dernière, elle qui la croit en route pour le Norfolk !

— J'aurais dû penser à cela moi-même. Les femmes font tant d'histoires quand il s'agit de colifichets !

— Il ne s'agit même pas de colifichets! Nous allons devoir faire un long voyage pour nous rendre en Ecosse. Alissa a besoin de vêtements !

— Laissez-moi réfléchir... Y a-t-il quelqu'un de confiance chez le comte de Dalwaynnie ?

— Oui : Nanny. C'est une personne à laquelle je dois beaucoup, et j'aimerais d'ailleurs qu'elle nous accompagne en Ecosse... Elle sera la femme de chambre d'Alissa.

Le roi, qui savait dans quelles conditions le marquis avait eu la vie sauve après la bataille de Worcester, sourit.

Dans ce cas, il faut immédiatement mettre Nanny au courant, dit-il. Allez-vous la prévenir, ou bien voulez-vous que je m'en charge ?

Clive ne put s'empêcher de rire.

— Je me demande quelle sera la réaction des laquais des Dalwaynnie lorsque Votre Majesté frappera à la porte en demandant à parler à Nanny!

Tout en se joignant à son hilarité, le roi demanda :

— Que suggérez-vous ?

— Je vais lui écrire un petit mot. Mon valet, en qui j'ai toute confiance, le lui apportera. Tous les deux trouveront bien un moyen pour emporter les vêtements d'Alissa sans se faire trop remarquer.

— Espérons-le ! Mais vous savez aussi bien que moi que, ici, les murs ont des yeux et des oreilles !

Le roi se leva.

— Allez organiser cela avec votre valet, Clive. De mon côté, j'envoie un écuyer au comte de Dalwaynnie et je préviens mon chapelain. Où est Alissa ?

— A bord du navire de guerre.

— Mieux vaut qu'elle y reste jusqu'à l'heure de la cérémonie.

Arrangez-vous pour vous trouver avec elle devant la porte de la chapelle en tout début d'après-midi, à une heure moins dix.

— Pourvu que personne n'ait l'idée d'aller faire une prière à ce moment-là...

Le roi pouffa.

— Il n'y a pas grand risque !

— Croyez-vous ? demanda Clive, dubitatif.

— Oui, pour la bonne raison que, à l'heure du repas, les gens songent plutôt à prendre le chemin de la salle à manger plutôt que celui de la chapelle !

Le marquis s'était ensuite empressé de regagner ses propres appartements. Après avoir écrit une petite lettre destinée à Nanny, il appela son valet.

— Angus, je vous envoie en mission secrète !

— Très bien, milord.

Vous allez accomplir scrupuleusement tous les ordres que je vais vous donner sans chercher à savoir où je veux en venir.

— Très bien, milord.

— Vous allez tout d'abord vous rendre chez le comte de Dalwaynnie et remettre discrètement cette lettre à Nanny.

Personne - surtout pas la comtesse de Dalwaynnie - ne doit savoir que j'ai contacté Nanny.

— Très bien, milord.

— Elle doit s'arranger pour transférer des vêtements à bord du navire de guerre qui se trouve amarré sur la Tamise, en bas du palais.

— Angus hocha la tête.

— J'ai vu ce bateau, milord.

— Mettez-vous à la disposition de Nanny, elle aura sûrement besoin d'aide.

— Bien, milord.

— Après cela, vous préparerez mes bagages.

— Bien, milord.

— Et les vôtres aussi, car vous allez partir avec moi.

— Angus ne sourcilla pas.

— Très bien, milord, répéta-t-il une dernière fois avant de mettre la lettre dans sa poche et de prendre le chemin des appartements du comte de Dalwaynnie.

À la demande du capitaine, la garde avait été renforcée autour du navire de guerre. Personne n'était autorisé à monter à bord.

Dès qu'il vit le marquis gravir la passerelle, le capitaine alla au-devant de lui.

— Tout va bien, milord ?

— Sa Majesté est très satisfaite de vous. Elle me charge de vous transmettre ses remerciements pour avoir mené à bien une mission relativement difficile.

Le capitaine devint rouge brique.

— Merci, milord.

— Sa Majesté vous prie de garder le secret le plus absolu sur ce qui s'est passé.

— Naturellement, milord.

— Maintenant, j'aimerais voir la cabine où dort Sa Majesté quand elle voyage à bord de ce bateau.

— Si vous voulez bien me suivre, milord.

Le marquis visita la cabine où le roi avait dormi plusieurs fois.

— Pouvez-vous vous arranger pour que cette cabine soit prête dans deux heures ?

— Rien de plus facile, milord.

— Nous nous rendrons tout d'abord à Hampton Court. Et demain matin, nous partirons pour l'Ecosse.

Le capitaine, qui ne faisait guère que des allers et retours entre le palais de Whitehall et Hampton Court, et qui devait trouver cela assez lassant, parut ravi d'entreprendre un tel voyage.

— Mais je vous demanderai de garder notre destination secrète jusqu'au dernier moment, reprit le marquis. Ne mettez personne au courant, pas plus votre second que les marins ou les rameurs.

— Comptez sur moi, milord, je saurai me montrer discret.

Mes hommes ne sauront rien, ni les jeunes officiers en stage.

— Parfait!

Le marquis se rendit ensuite dans la cabine-salon où il avait laissé Alissa.

Dès qu'il ouvrit la porte, la jeune fille laissa échapper un cri de joie et se précipita dans ses bras.

— Vous voilà de retour !

Avec anxiété, elle demanda :

— Tout s'est-il bien passé?

— Pour le mieux, mon aimée, dit Clive en la serrant contre lui. Nous serons mariés un peu avant une heure de l'après-midi dans la chapelle privée du roi. Votre père vous conduira à l'autel et Sa Majesté sera notre témoin.

La jeune fille joignit les mains.

— Mon Dieu! Comme je suis heureuse!

— La cérémonie sera célébrée dans le plus grand secret, cela va sans dire.

— Cela vaut mieux ! Si ma belle-mère se doutait de quoi que ce soit, elle s'arrangerait pour tout gâcher.

Elle frissonna.

— Je n'aimerais pas non plus que les courtisans se mêlent de ce qui est en réalité une affaire très privée. S'ils avaient le malheur d'être mis au courant, ils se précipiteraient aussitôt pour s'agiter autour de nous...

— Il est certain que la célébration d'un mariage - surtout dans la chapelle royale - représente un événement !

— Mais nous réussirons à échapper à la curiosité de tous !

Le marquis enlaça la jeune fille et lui prit les lèvres dans un baiser sans fin. Les yeux clos, Alissa perdit toute notion du temps.

Clive laissa retomber ses bras quand on frappa un coup léger à la porte du salon.

— Entrez!

Son valet apparut avec deux énormes sacs en toile grise - de ceux que l'on utilisait d'ordinaire pour porter le linge à la blanchisserie.

— Voici vos bagages, milady! déclara Angus avec bonne humeur.

Le premier instant de stupeur passé, la jeune fille éclata de rire.

— Quelle excellente initiative ! Je suis sûre que personne n'a eu l'idée de vous poser des questions en vous voyant avec ces gros sacs.

— Ce qui n'aurait pas été le cas si vous aviez traîné des malles dans les

couloirs du palais ! Renchérît le marquis.

— Vos vêtements ne sont pas tous là, milady, dit le valet. Il va falloir que je fasse d'autres voyages. Puis j'apporterai ensuite les vêtements de milord de la même manière.

Il adressa un sourire à la jeune fille.

— Nanny est si heureuse de partir avec vous, milady! Elle ne cesse de sourire et de chantonner... Mais elle voudrait bien savoir quelle est votre destination !

— N'ayez crainte, elle saura cela très vite.

— Et moi aussi, j'espère !

Nanny arriva à bord du navire de guerre à midi et demi.

— Quelle aventure, mademoiselle Alissa! J'aimerais bien savoir tout ce que cela signifie !

— Ma belle-mère n'a aucun soupçon, Nanny?

— Elle ne se doute absolument de rien.

— Tant mieux !

— Je vous dirai, mademoiselle Alissa, que jamais je ne l'ai vue d'aussi bonne humeur Je me demande bien ce qu'elle a pu manigancer... D'ordinaire, elle n'est contente que lorsqu'elle a joué un mauvais tour à quelqu'un.

— Tel est pris qui croyait prendre, Nanny.

— Pourquoi dites-vous cela, mademoiselle Alissa?

La jeune fille sourit.

— Vous le comprendrez bien vite, Nanny ! Mais nous n'avons pas de temps à perdre en bavardages. Il faut que je m'habille. Je vais mettre la robe blanche en brocart que je n'ai encore jamais portée.

Nanny fit une petite grimace.

— Celle qui a l'air d'être une robe de mariée ?

— C'est cela, Nanny.

— Je vais la sortir du sac où je l'ai pliée... Mais il faudrait l'égayer d'une ceinture de couleur ou encore de quelques mouchoirs en soie rose ou bleue.

— Je la trouve très bien comme elle est.

Nanny haussa les épaules.

Comme vous voudrez, mademoiselle Alissa !

Angus continuait à faire des allers et retours entre le palais et le bateau.

— Je n'ai plus qu'un voyage à faire, déclara-t-il avec satisfaction.

Il adressa un sourire à la jeune fille.

— Et je suis sûr que vous serez contente de voir ce que je vous apporterai, milady.

Alissa n'écoutait que d'une oreille. Elle avait tant à penser...

Mais quand le valet arriva avec Jimbo, elle laissa échapper un cri de joie.

— Mon cher Jimbo ! Je croyais que tu n'aurais jamais ta place à bord d'un bateau - surtout à bord d'un navire de guerre comme celui-là ! J'étais résignée à te laisser avec mon père !

— Milord avait donné des ordres très précis, milady.

«Comme il est gentil et plein d'attentions...» pensa la jeune fille.

Elle était prête quand le marquis la rejoignit, vêtu d'un kilt aux couleurs de son clan.

— Vous êtes un bien bel Écossais ! dit-elle avec candeur.

Il éclata de rire.

— Quant à vous, vous êtes une bien jolie mariée. Nanny leva les [bras](#).au ciel.

— Je comprends enfin ! Je comprends tout !

Le marquis parut stupéfait.

— Mlle Alissa ne vous avait donc rien dit ?

Nanny adressa un coup d'œil plein de reproche à la jeune fille.

— Mais non, monsieur Clive !

— Vous m'aviez recommandé de garder le secret, Clive !

protesta la jeune fille.

— C'est vrai, admit le marquis avec amusement. Pas pour Nanny, cependant !

Il se tourna vers cette dernière.

— Mlle Alissa et moi allons être mariés en grand secret dans la chapelle royale. Seuls le roi et le comte de Dalwaynnie assisteront au mariage. Puis après avoir passé la nuit à Hampton Court, nous partirons pour mon château en Ecosse...

Nanny alla embrasser la jeune fille sur les deux joues.

— Je suis si heureuse, mademoiselle Alissa, fit-elle d'un ton pénétré. Depuis le jour où M. Clive est arrivé au manoir - il y a maintenant bien longtemps de cela - j'ai toujours pensé que vous formeriez un couple parfait ! Elle leva les yeux au ciel.

— Et moi qui voulais agrémenter cette robe de mouchoirs en soie de couleur ! J'étais bien bête, n'est-ce pas ?

— Vous ne pouviez pas deviner, Nanny !

— Mais il vous faut un voile, mademoiselle Alissa ! A-t-on jamais vu une mariée se présenter devant l'autel tête nue ?

Attendez, j'ai une idée !

Elle alla chercher dans les sacs et brandit peu après un métrage de tulle blanc.

— Voilà qui vous tiendra lieu de voile, mademoiselle Alissa !

Elle drapa le morceau de tulle sur la tête de la jeune fille et le maintint à l'aide de deux épingles à cheveux.

— C'est, ma foi, peut-être encore plus seyant qu'un lourd voile en dentelle !

— Très émue, Alissa embrassa Nanny.

— Merci... dit-elle simplement.

— C'est parfait, assura le marquis. Mais vous ne pourrez pas traverser le parc et le palais avec un voile sur la tête.

— Vous avez raison...

Nanny trouva sans peine une solution.

— Il suffit de le plier et de le mettre au moment d'entrer dans la chapelle. Et pour éviter que les gens ne se posent des questions en vous voyant toute vêtue de blanc, mademoiselle Alissa, je vais vous ceindre la taille de ces rubans en satin vert amande.

Elle joignit le geste à la parole.

— Voilà! S'exclama-t-elle avec satisfaction. Une fois arrivée à la porte de la chapelle, il vous suffira d'ôter votre ceinture et de mettre votre voile...

— Merci, Nanny. Vous pensez à tout !

— Merci, Nanny, fit le marquis en écho. Je ne sais pas comment nous aurions fait sans vous.

Nanny hocha la tête.

— C'est que j'ai l'habitude de m'occuper de Mlle Alissa, monsieur Clive! Songez! C'est moi qui l'emmaillotais quand elle était bébé !

Elle menaça le marquis du doigt.

— Et je me suis occupé de vous aussi, monsieur Clive!

— Je n'ai pas oublié que je vous dois la vie, Nanny.

— Ce sera bien triste le jour où vous n'aurez plus besoin de moi, tous les deux...

Le marquis éclata de rire.

— N'ayez crainte, Nanny, ce jour-là est loin d'être arrivé !

A une heure moins le quart, les futurs mariés arrivèrent devant la porte des appartements royaux. Avec satisfaction, le marquis constata qu'il n'y avait aucun écuyer en faction.

«Sa Majesté a pensé à les écarter... »

Seuls le roi et le comte de Dalwaynnie se tenaient dans le salon privé. Après avoir fait la révérence au roi, Alissa se jeta dans les bras de son père.

— Je suis si heureux, ma chère enfant ! s'exclama le comte.

Sa Majesté m'a tout raconté...

Il tendit la main au marquis.

— Merci, Clive! Vous avez sauvé ma fille unique...

Le comte de Dalwaynnie adressa un sourire attendri à la jeune fille.

— Tu vas épouser l'homme que j'aurais moi-même choisi à ton intention si tu m'avais demandé mon avis.

Le roi hocha la tête.

— On a rarement vu couple mieux assorti! Mais nous n'allons pas perdre de temps en discours ! Le chapelain nous attend pour célébrer le mariage... Puis vous pourrez partir pour Hampton Court.

Le comte haussa les sourcils.

— Mais je croyais qu'ils voulaient se rendre en Ecosse!

— Ils passeront leur nuit de noces à Hampton Court, expliqua le roi.

— Et ce sera seulement demain que nous embarquerons pour l'Ecosse, ajouta le marquis.

— J'espère que vous reviendrez vite à Londres, dit le roi à Clive.

Dans un éclat de rire, il ajouta :

— Que vais-je devenir sans mon partenaire de paume ?

— Il y a d'autres joueurs de paume à la Cour, Sire ! protesta le

marquis.

— Mais aucun n'est aussi doué que vous. Je gagne trop facilement avec eux...

Pendant ce temps, Alissa ôtait sa ceinture en satin vert et mettait le voile en tulle. Le roi consulta la pendule.

— Le chapelain doit nous attendre. Allons-y!

— Tu es une bien jolie mariée, ma chère enfant, dit le comte de Dalwaynnie en offrant son bras à la jeune fille pour la conduire jusqu'à la chapelle.

La cérémonie fut très courte, mais elle n'aurait pas pu être plus émouvante. Alissa pria avec ferveur.

«Merci, mon Dieu, de me permettre d'épouser l'homme que j'aime de tout mon cœur et de toute mon âme... Faites que je le rende heureux jusqu'à son dernier souffle ! »

A l'instant où le chapelain déclarait le marquis de Morelanton et lady Alissa de Dalwaynnie unis par les liens sacrés du mariage, cette dernière eut l'impression que sa mère était auprès d'elle.

Le roi tint ensuite à offrir du Champagne aux jeunes mariés.

— Je sais que vous ne souhaitez pas vous attarder à Whitehall, dit-il en souriant. Regagnez vite le navire qui, je vous le rappelle, est à votre entière disposition jusqu'à votre retour à Londres...

— Merci, Charles, dit le marquis. Sans votre aide, jamais nous n'aurions pu être mariés aussi rapidement! Je suis sûr que personne, au palais, ne se doute qu'un mariage vient d'être célébré !

— Pour cela, il faudrait être devin !

Le roi se tourna ensuite vers le comte de Dalwaynnie.

— Quant à nous, il ne nous reste plus qu'à aller déjeuner ensemble pour que lady Hester n'ait aucun soupçon !

Le comte fit une petite grimace.

— Je crains qu'elle n'apprenne très vite que ses plans ont été déjoués !

En haussant les épaules, il enchaîna :

— Bah! Sa fille et la mienne se marient... Elle devrait être contente !

— Je ne crois pas qu'elle sera très heureuse d'apprendre que son gendre n'est autre que lord Pronett ! fit le roi en riant.

Alissa fit la révérence à Sa Majesté, puis elle embrassa tendrement le comte.

— À bientôt, cher père.

Il la serra contre lui.

À bientôt, ma chère enfant. Sois heureuse ! Elle leva vers lui des yeux qui brillaient comme des étoiles.

— Je le suis, père ! Je ne saurais l'être davantage.

Les appartements royaux de Hampton Court avaient été préparés spécialement pour les jeunes mariés. Mais le roi avait donné des instructions très précises afin que le secret de leur bref séjour dans ce palais soit rigoureusement préservé.

Après dîner, Nanny vint aider Alissa à se préparer pour la nuit.

— Vous avez l'air bien petite dans ce grand lit à baldaquin où ont dormi tant de rois et de reines, mademoiselle Alissa! Que Dieu vous bénisse et vous donne tout le bonheur que vous méritez !

Nanny disparut. Quelques minutes plus tard, Clive entra par une porte de côté. Il portait une longue robe de chambre en velours grenat fermée par des brandebourgs.

Il s'arrêta au bout du lit.

— Dieu, que vous êtes belle avec vos longs cheveux d'or tombant sur l'oreiller en dentelle! On dirait une princesse de conte de fées.

— Je me demande si je ne rêve pas...

— C'est ce que je me demande, moi aussi, mon aimée.

Il vint prendre Alissa dans ses bras.

— Vous tremblez... Auriez-vous peur de moi, mon aimée ?

— Non. Je tremble de bonheur... Je suis tellement heureuse avec vous !

Le visage de Clive n'était plus qu'à quelques centimètres de celui d'Alissa.

— Je vous aime.

— Je vous aime, fit-elle en écho.

Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser passionné... et puis il n'y eut plus qu'eux au monde.